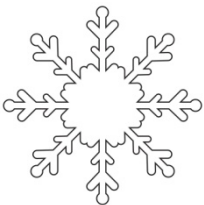
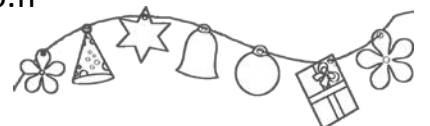


J *Plein Jour*

*L'Association Plein Jour
offre un soutien moral à toute personne :
femme, prêtre ou religieuse
qui vit une relation d'amour
interdite par l'Eglise catholique romaine,
et lutte pour l'abrogation
de la règle du célibat ecclésiastique.*

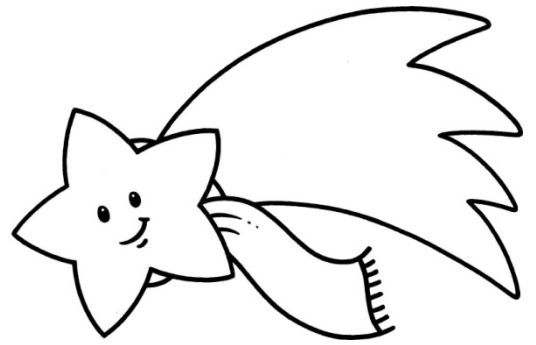
Dominique Venturini
8 rue du Serpolet - 84160 Lourmarin
Courriel : venturinid@wanadoo.fr

<http://plein-jour.eu>



PJ 27

SOMMAIRE



11



17



21

Edito : Peut-on être agnostique et croyant ?	1
L'amour en suspension – Maternage	2
15 août 2013	4
Leçon de grec – Abonnement	6
Promesse de chasteté à 10 ans	8
Lettre à la bien-aimée	10
Qui est-elle vraiment ?	11
L'adieu d'un moine bénédictin	13
Yves Guillon : confession	15
Brebis égarées	17
Ballade à Marie-Madeleine	18
La poussée d'Archimède	20
15 ans d'attente entre Norvège et Liban	21
Paradise	23
Saga : de Constantinople à Rome	24
Nous avons lu	26
Courrier des lecteurs	27
Dessin de PIEM	28



Décembre 2014



Peut-on être agnostique et croyant ?

Lorsqu'on me pose, parfois, la question : « Dieu c'est quoi » ? Je fais une réponse agnostique : « Je ne sais pas » !

Mais en parlant ainsi je n'ai pas tout dit. Car je suis conscient d'un Dynamisme créateur de vie en moi et autour de moi. Je fais l'expérience au fond de moi d'une Source de compassion, d'un Souffle qui me fortifie, et parfois aussi d'une Voix apaisante. Est-ce la présence de Dieu ? Est-ce ma nature humaine ? Je ne saurais le dire.

Pascal disait : « L'homme passe l'homme » et, en effet, il nous arrive de faire en nous l'expérience d'une transcendance qui nous rend humain, qui suscite les grandes valeurs de notre vie, qui fait que nous soyons présents au monde. Nous pouvons l'appeler « Dieu » ou ne pas savoir la nommer, mais l'important est de nous mettre à son écoute, d'être sensible à cette profondeur de Vie.

Ce dynamisme créateur est présent dans les hommes et les femmes de toutes les religions, comme aussi dans les athées qui manifestent de la compassion pour autrui.

Je prends conscience que je crois en bien des choses : la bonté, la compassion, la justice, la liberté, la vérité, en un Mystère qui nous habite.

Et je crois (je mets ma confiance) en l'homme de Nazareth, car je reconnais en lui la présence de ce Mystère. Quand les hommes s'aiment comme il l'a fait, alors c'est « Dieu » ou le « Divin » qui survient parmi nous.

Plutôt que de « Dieu », je préfère parler du « Divin qui survient » Certains diront que c'est une attitude agnostique.

Pour moi, Dieu est une expérience, un acte de compassion, un dynamisme d'amour agissant partout, dans tous les êtres. C'est là une attitude de croyant. Est-il alors possible d'être à la fois agnostique et croyant ? Il me semble que oui et que c'est mon cas.

Julian Mellado, pasteur à Madrid (Evangile et Liberté, 14 mars 2014)



JOYEUX
NOËL et
BONNE
Année

***Je crois en l'Amour, modeste filet d'eau
qui se fraie un chemin sous terre pour surgir en source vive,***

***Je crois en l'Amour, force irrépressible
qui explose en un brasier ardent et dévore les obstacles sur son chemin.***

***Je crois en l'Amour de ces deux êtres séparés par l'interdit,
voués au silence et dont le sentiment reste vivant
au plus profond d'eux-mêmes.***

Je crois en l'Amour de celui qui veut rendre l'autre heureux.

***Je crois en l'Amour de celui qui protège le fragile nouveau-né
et celui dont les facultés s'amenuisent.***

Je crois en l'Amour, énergie universelle qui nous sollicite.

Dominique

AMOUR EN SUSPENSION

Je ne suis pas une « compagne de prêtre » au sens classique du terme. Mais... j'aime un prêtre depuis trente ans et cet amour est réciproque. Je voudrais crier à quel point l'amour entre un homme et une femme peut avoir de la force... et combien il est nuisible d'imposer un célibat définitif aux prêtres ! Ce sont avant tout des hommes comme les autres munis de ces richesses que Dieu a mises au cœur de chaque homme et chaque femme : l'élan mystérieux vers un/une autre, la tendresse, le désir de transmettre la vie.

J'ai rencontré Y. quand il a été nommé dans notre paroisse. J'étais alors mariée et mère d'un jeune enfant. J'avais de l'estime pour mon mari, sans plus... en fait je me suis mariée pour échapper à la solitude...

Y. et moi avons travaillé ensemble avec toute une équipe pour le bien de la paroisse et ce pendant une bonne décennie. Pour ma part, j'ai eu le « coup de foudre » sur le champ quand il a prononcé une phrase que j'ai oubliée mais qui m'a fait dire « Qui est donc cet homme ? ». Je me suis d'abord battue contre ce sentiment, mais la guerre n'a pas été très longue... J'ai fini par dire oui à cet Amour contre lequel je ne pouvais rien. Je l'ai accepté dans le silence... et avec l'aide d'un médecin parce que j'étais tombée malade... J'ai eu avec mon mari un deuxième enfant.

Après toutes ces années, lorsque Y., selon les directives diocésaines, est parti pour une autre paroisse, je lui ai écrit mon Amour : c'était pour moi une question de vie ou de mort ! J'ai éprouvé un fort sentiment de libération en postant ma lettre. Par ailleurs, il n'y avait plus de « danger » ni pour lui ni pour moi, puisque théoriquement nous ne devions plus nous voir.

Il m'a répondu au bout de deux mois... C'est un homme réfléchi et mesuré qui ne fait rien à la légère. Il est venu me voir chez moi et m'a fait cette déclaration simple et tellement belle : « Je t'aime, je suis heureux. ». Cette phrase-là je ne l'oublierai jamais. Elle a fait basculer ma vie vers une profondeur sans nom, vers Dieu...

Nous nous sommes expliqués, cette fois-là et plusieurs autres fois, sur cette relation unique et sur la façon de la vivre. Nous n'avons fait que parler. Jamais nous n'avons fait usage de notre corps pour communiquer, ce qui est complètement inhumain. Mais il faut dire que nous avons reçu tous deux une éducation très catholique très pratiquante... et la chape de plomb est trop lourde à soulever...

Notre relation d'Amour s'est donc arrêtée là, non pas arrêtée avec un point final : elle est comme suspendue en l'air en attendant... en attendant quoi ?... La vie éternelle ?... Les arguments de Y. sont : « Je ne reprends pas

la parole donnée » « Je ne veux pas trahir Jésus-Christ ». Mon propre argument (je n'en avais qu'un) est : « Je ne veux pas rendre malheureux mon mari : qu'est-ce qu'un Amour qui engendrerait le malheur de quelqu'un ? »

Mon mari est décédé alors que nos enfants étaient encore adolescents. Quelque temps après, je leur ai révélé l'Amour qui nous unissait, Y. et moi. Ils ont fort bien accueilli cette nouvelle et m'ont dit qu'ils savaient cela depuis toujours. L'un des deux m'a déclaré : « Je me suis toujours demandé pourquoi tu avais épousé Papa. Ma relation à lui n'était pas bonne et je me demandais ce que tu lui trouvais. J'ai cru que tu restais à cause de nous, les enfants, et j'ai pensé que j'étais responsable de ton malheur... ». Il y a sûrement des conséquences psychologiques chez les enfants qui ont vécu une telle situation. Mais finalement, je suis très fière de mes enfants qui sont devenus des adultes équilibrés, et avec lesquels je m'entends fort bien.

Y. m'a demandé de ne pas le tenter... Je respecte son souhait car je crois que je le tuerais si je lui demandais de renoncer à être prêtre. Nous continuons de nous voir, mais très peu, une fois ou deux par an... Il m'a avoué : « Ce serait trop triste de ne plus nous voir. » Nous échangeons quelques cartes à Noël, à

Pâques etc. dans lesquelles nous nous embrassons « de tout cœur » par écrit... Quand nous nous voyons, c'est toujours en présence des enfants qui d'ailleurs prennent l'initiative de ces retrouvailles.

L'initiative... c'est moi qui l'ai prise au départ et je ne l'ai jamais regretté. Cet « Amour en suspension » m'a construite, il m'a soutenue tout au long de ma vie. Y. m'a dit : « J'ai eu peur que penser ainsi à toi me gêne dans mon ministère... en fait il n'en a rien été, c'est plutôt le contraire qui s'est passé... ».

Maintenant, Y et moi arrivons à la fin de notre vie. L'Eglise peut être satisfaite : l'un de ses prêtres n'est pas parti, l'un de ses prêtres est resté fidèlement à la

tâche. Et en plus, je n'ai pas divorcé. Cependant, j'aimerais que l'Eglise ne soit pas si satisfaite que cela... à cause de la souffrance de deux êtres humains. Nous n'avons pu vivre ce que nous avons de meilleur en nous, ni le mettre à l'épreuve d'une réalité quotidienne... et ceci est très grave !

Je n'ai jamais eu l'impression de trahir Jésus-Christ en aimant Y. Dieu est tout Amour et il n'est que cela. Nous entrons dans le plan de Dieu quand nous nous aimons les uns les autres : c'est ce que Jésus s'est tué à dire lors de son passage sur terre. Aimer ceux que nous rencontrons ne veut pas dire les aimer tous de la même manière. Chaque relation est unique puisque nous sommes

tous des êtres humains uniques. Je crois avoir aimé mon mari dans la limite de mes moyens, je crois aussi avoir aimé mes enfants le mieux possible, même si tout cela a été plein d'imperfections. L'amour fraternel privilégié par l'Eglise est incontournable, mais il est d'autres sortes d'amour tout aussi incontournables. Ce que je vis avec Y. est unique et ce que je ressens est incomparable de profondeur... et pourtant cet amour est rejeté par l'Eglise. Il serait temps que celle-ci ouvre les yeux sur une véritable culture de l'Amour qui ne peut souffrir l'exclusion.

Dorothée



MATERNAGES

Qui ne voudrait être materné, c'est-à-dire recouvert d'un amour indéfectible, et indéfiniment protégé contre tout ce qui pourrait arriver de fâcheux ? Cependant un minimum de réflexion nous montre que ce n'est pas possible, pour des adultes mûris, et même que ce n'est pas souhaitable, car déresponsabilisant et infantilisant.

Pourtant la mode est aux paroles et aux attitudes « maternantes ». Ainsi un slogan récurrent accompagnant un jingle de Radio Classique est : « La radio qui vous aime ! » Et aussi, à la fin de Vox Pop, l'émission qui passe sur Arte chaque dimanche soir, le présentateur s'adresse ainsi aux téléspectateurs : « Je vous embrasse, vous les 509 millions d'Européens et Européennes ! »

Cela laisse rêveur. Est-on vraiment rassuré d'être « aimé » par une radio ? Ou content d'être

« embrassé » par un journaliste ? D'abord c'est là confondre les espaces, mêler le domaine public, où une distance est toujours nécessaire, et le domaine intime, privé, qui implique réserve, apprivoisement, lente progression dans le type de contact. Souvenons-nous de ce que dit le Renard au Petit Prince chez Saint-Exupéry : apprivoiser signifie créer des liens. Aimer une rose par exemple suppose beaucoup de temps : c'est celui qu'on lui aura consacré qui la fera importante à nos yeux... Supprimer tout cela d'emblée, aller directement à l'« amour » ou au « baiser » est anthropologiquement parlant une catastrophe. On pourrait en dire autant de ce tutoiement qui se généralise aujourd'hui : en quasi règle sur Internet, il se répand fâcheusement dans la vie courante, au mépris de l'intimité et de la réserve. Pour

certaines êtres sensibles, c'est absolument meurtrier : si on te tutoie, on te tue, toi.

La mode est de faire du monde un univers de Bisounours, de faire croire aux gens qu'on peut vivre toujours à Disneyland. L'imposture est d'autant plus grande que les véritables conditions de vie sont de plus en plus dures. Jamais, me semble-t-il, le décalage entre les slogans rassurants, consolateurs, et la réalité n'a été aussi grand qu'aujourd'hui. Méfions-nous donc du « maternage », de la fusion amniotique. Il faut sortir de la matrice, et affronter le réel. Au reste tout homme est vulnérable par où il tient à sa mère. Sachons comprendre la fable grecque : Achille était vulnérable à l'endroit de son corps par où sa mère l'avait tenu.

Michel Théron

Golias Hebdo n° 355 – 16 oct. 2014



15 AOÛT 2013

Mon aventure a commencé très précisément le 15 août 2013. Cela m'est tombé sur la tête. J'étais loin d'imaginer ce qui allait se produire.

Je me suis fait baptiser et confirmer en l'an 2000, vers l'âge de 37 ans. Mes parents, malgré leur origine portugaise, nous ont laissé libre choix de croire ou pas. Donc, je fus baptisée et confirmée, heureuse d'être enfant de Dieu ! J'allais bien sûr à la Sainte Eucharistie, nous chantions des louanges à Dieu. Cela me plaisait au début, mais voilà, je me suis lassée de l'Eglise pour plusieurs raisons. Je la trouvais ennuyeuse, et tellement hypocrite, pardon Seigneur, c'était mon ressenti ! J'imaginai mon église joyeuse, fraternelle, chaleureuse... Eh ben non ! Elle était tout le contraire, triste, chacun pour soi, froide, et très poussiéreuse ! Donc j'ai arrêté d'aller à la messe, tout en continuant de prier chez moi. Après beaucoup d'échecs et de souffrances dans ma vie, j'ai contacté un très bon prêtre au Mans (oui, oui, ça existe), qui m'a fait une très belle prière, et m'a conseillé d'aller à la messe ! Je n'avais plus rien à perdre mais à y gagner, et là, commence mon histoire ! En ce 15 août 2013 !

Je suis rentrée dans ma paroisse sur la pointe des pieds mais confiante, il y avait peu de

paroissiens, on se dévisage discrètement, et là, que vois-je arriver bien calmement : l'abbé Michel. A sa vue, je suis tombée immédiatement amoureuse de lui ! Malgré ma grande concentration, mes yeux ne se détachaient pas de lui, je ne comprenais pas ce qui m'arrivait. J'étais comme dans un nuage Il me regardait de façon discrète, et quand je le regardais il baissait les yeux. Au début je croyais que c'était parce que j'étais nouvelle. J'étais tellement dans un état second, qu'en sortant, je lui ai dit au revoir et bon dimanche alors que l'on était jeudi ! Je suis rentrée à pieds, et la tête pleine de questions ! J'essayais de me raisonner en me disant que c'était impossible, qu'il était prêtre, et que la venue d'une femme, dans ce milieu était INTERDITE ! Je me suis dit que cela allait passer, vu la situation. IMPOSSIBLE !

Seulement, je n'arrivais pas à l'oublier, et je n'osais en parler à personne ! En temps normal, cela aurait été possible, mais pas dans ce contexte puisque eux mêmes ne sont plus dans la norme ! A chaque messe, je le voyais, je le désirais ! Je le dévorais des yeux, il me regardait, baissait les siens. Cela a duré une éternité, avec une bonne dose de souffrance. J'étais perdue. Pourquoi, ne laisse-t-on pas les prêtres vivre leur vie d'homme NORMALEMENT ?

Après tout curé c'est son métier, et il n'est écrit nulle part qu'ils n'ont pas le droit de faire leur vie ! Ce sont des être humains à part entière, avec des besoins comme manger, boire, faire l'amour... Pourquoi les prêtres n'ont ils pas le droit de se marier, d'avoir une femme ? certains des apôtres de Jésus étaient mariés, cela n'avait pas l'air de le déranger ! Là, j'ai beaucoup pleuré, j'étais très en colère, contre tous les dirigeants de l'Eglise ! Pourquoi autant de souffrance pour des choses des plus naturelles comme d'AIMER, PARTAGER, SE DONNER, CONSTRUIRE... Ce qui me faisait le plus souffrir, c'était de garder ce secret pendant des mois, je n'en pouvais plus, fallait que je verbalise ce mal être, mais à qui le dire ? La première personne a qui j'en ai parlé fut ma sœur Marie, dont je suis très proche. Elle m'a prise dans ses bras car je pleurais, et elle m'a dit « ma petite Gabrielle, tu as de l'amour pour lui, c'est normal, c'est beau. Savoir si lui est amoureux de toi ? Le mieux c'est de lui dire. Je pense, que ce ne sera pas facile, vu le contexte, mais ma petite Gabrielle tu ne peux pas rester comme ça, dis le lui. » Là, second problème ! Comment le lui dire ??? Je suis de nature joviale, directe, mais réfléchie quand même ! J'étais bloquée complètement. Je ne connaissais pas encore l'association PLEIN JOUR. Je me rappelle avoir adressé un

mail à Léon Laclau, un prêtre, qui fut gentiment viré de son église, parce qu'il aimait une femme. Il a écrit un livre « Pour l'amour d'une femme privé d'église ! » Il a eu la gentillesse de me répondre. Il m'a conseillé de parler ouvertement à mon prêtre ; mais de respecter son choix. Cela a mis encore des mois, avec toujours de la souffrance. J'allais toujours à la messe, et toujours en le regardant, je me disais que cela ne pouvait plus durer et qu'il fallait que je me jette à l'eau. Donc je pris la décision de l'inviter à manger, à la maison. Il accepta. C'était un samedi 8 février, j'étais calme malgré tout ! Nous avons parlé un peu de tout et de rien. En même temps, je me demandais mais comment vais-je le lui dire ?

Je me rappelle de lui avoir demandé ce qu'il pensait du mariage des prêtres, il m'a répondu ceci : « Je ne suis pas contre, mais il faut faire un choix. » Je l'ai senti agacé. Il a jeté sa serviette en papier sèchement sur la table ! Je lui ai répondu, que cela ne devait pas être très facile de quitter l'Eglise du jour au lendemain. Au Vatican, ils ont des bonnes lessives qui décapent le cerveau ! Surtout on prive les hommes de penser librement, ils doivent penser comme l'Eglise. Il proteste ? Ben voyons ! Ils sont très prudents ! Je n'arrivais toujours pas à lui dire mes sentiments. Mais avant qu'il parte, une forte dose de courage me pousse à lui parler. Enfin !!!

« Voilà, Michel, je voudrais te dire quelque chose. » Il me répond

gentiment : « Oui Gabrielle, je t'écoute. » Il s'est mis en mode curé ! Je pense qu'il ne s'attendait pas à ce que j'allais lui dire. « Michel, ne prends pas mal ce que je vais te dire, mais il faut que tu le saches vraiment. Je suis tombée amoureuse de toi ! » Il y a eu un silence, sa couleur de peau est devenue grise. Véridique ! Il a pris une inspiration et m'a répondu « Je pense que tu aimes tellement Dieu, que tu transposes l'amour de Dieu sur moi. » Oh j'ai cru que j'allais exploser du coup ! J'avais envie de l'envoyer se promener ! Je lui ai répondu calmement et tout en souriant, que je savais faire la part des choses et qu'il se trompait. Il était toujours gris de peau, et avait les yeux très brillants. Ensuite, je lui ai demandé s'il n'en avait pas marre de se retrouver seul, après son boulot, s'il n'aimerait pas qu'on le prenne dans les bras, et tout ce qui va avec ! Parce que c'est bon pour l'équilibre humain ! Il m'a répondu à côté comme d'habitude. « Oh ! tu sais je suis bien entouré par les sœurs, des paroissiens ! J'espère que tu n'auras pas à souffrir de la situation. Cela va vite passer ! » Il m'a prise pour une magicienne ! Effacer du jour au lendemain l'amour que j'ai pour lui ? Je me suis dit « laisse tomber ma Gabrielle, c'est mort ! » Pour finir, je lui ai dit : « Michel, même les animaux aiment les câlins, les caresses. » Et lui : « Continueras-tu à venir à la messe ? » Va savoir ! Est-ce le souci de remplir son église, où m'aime t-il tout en se l'interdisant ?

Il est parti. Je ne savais pas définir dans quel état j'étais lorsque je lui avais annoncé mes sentiments ! Mais maintenant, il le sait ! Cela ne m'empêche pas de prier dans sa paroisse. Je l'aime encore, mais je me fais une raison ! Dernièrement il m'a avoué qu'il luttait contre certaines tentations. En suis-je une ? Peut-être a-t-il déjà quelqu'un ? J'en ai marre de me poser toutes ces questions sans réponses. Je n'ai plus d'espoir. Je demande à Dieu de ne plus l'aimer comme une femme amoureuse, car je suis toujours amoureuse de lui. Pas facile à vivre ! Je mets toutes mes souffrances et cet amour IMPOSSIBLE entre les mains de Dieu ! Je ne peux plus aimer un hologramme, c'est très FRUSTRANT de désirer un homme, d'avoir envie de l'embrasser, de faire l'amour avec lui ! Rien de plus normal, mais la normalité s'est transformée, en combat, en interdit... Je ne lutte plus, car c'est épuisant ! En gros je laisse tomber ! Je dois me protéger, car même si je ne souffre plus comme avant, la souffrance est moindre mais toujours présente !

Gabrielle



LEÇON DE GRÈC

Mon Ptit Loup (MPL)

J'ai voulu contribuer à la revue « Plein Jour », à la veille des fêtes de Noël, une manière de remercier celles et ceux qui me soutiennent par l'intermédiaire de cette association depuis que je t'ai retrouvé trente ans après que nos chemins se soient séparés ; en transcrivant une des lettres que je t'ai adressée il y a peu de temps lors de nos échanges pour te parler d'amour.

« Je t'ai retrouvé prêtre ! Après tant d'années à te chercher, quelle ironie, MPL ! »

Cela a été ma première pensée, ce soir là suivie d'une seconde impression très forte :

« Qu'à moitié étonnée, car je t'ai connu tellement bienveillant, doux et attentionné que cette voie devait te permettre de donner aux autres cette énergie, cette gaieté, et cet amour de la vie que j'avais tellement appréciés chez toi lors de nos « années Fac »

En y réfléchissant, tu ne pouvais être qu'un bon prêtre ! Et moi qui n'ai pas de baptême, je suis allée te retrouver sans me douter qu'au même instant tu me recherchais aussi ! Depuis nous cheminons, proches l'un de l'autre, respectueux et plus amoureux qu'au premier jour.

A ma question récente :

- MPL cela serait moins compliqué pour toi si je ne t'aimais pas ?

- MPC (mon p'tit cœur) ce serait effectivement beaucoup moins compliqué si moi-même je ne t'aimais pas !

Cette vague qui déferle sur nos deux vies depuis nos retrouvailles charriant sentiments, souvenirs, sensations retrouvées, pardon, rires, joie et grain de folie joyeuse, ce sentiment amoureux mérite bien qu'on se penche dessus et qu'on y réfléchisse :

Ainsi m'est revenu à l'esprit un de mes cours de grec (comme quoi un jour ou l'autre lorsqu'on ne s'y attend pas les choses apprises dans la jeunesse viennent un jour servir...), un cours sur le terme « amour »

En grec ancien le mot « amour » se décline de quatre manières :

Storgé : celui qui exprime les sentiments pour sa famille, pour la chair de sa chair, tel l'amour d'un père pour son fils,

Eros : l'attirance charnelle,

Philia : ce lien fort d'amitié indéfectible que l'on a pour un ami que l'on apprécie,

Agapé : cette bienveillance qui nous fait respecter, et aider son prochain sans condition, c'est l'amour divin pour certains, le sentiment humaniste pour d'autres, le respect de l'être humain quelle que soit sa condition.

Ce qui est beau et bon dans un couple, c'est qu'on peut vivre l'amour sous ces différentes formes : tu es celui que je désire, mais aussi cet ami confident, celui aussi que je protège comme une louve protège son petit loup...et bien sûr un être humain que je respecte quels que soient tes choix, tes humeurs, tes envies...

Toi aussi, tu as en toi, MPL, cette capacité de tendresse ; et cet amour tu me l'as maintes et maintes fois prouvé depuis que nous nous sommes retrouvés, et je t'en suis reconnaissante. Ta présence me comble même si nous sommes souvent éloignés l'un de l'autre, tu n'es jamais très loin par la pensée.

Mais ce qui m'interpelle c'est que tu donnes sans compter pour mon bonheur mais tu gardes en toi un sentiment de culpabilité et tu ne t'autorises pas ce même bonheur ;

Je suis donc frustrée car lorsqu'on aime, on veut donner à son tour...pour le bien être de l'autre. Tu ne connais pas la force et les bénédictions que cela pourrait t'apporter à toi, car tu culpabilises ☹

Je suis désolée qu'on vous présente au séminaire, le célibat comme la seule alternative pour pouvoir donner plus à tous les autres...et la vie de couple comme un frein à l'amour agapé

(car c'est bien celui là dont tu fais preuve dans ton ministère), au détriment de votre équilibre et de votre bonheur.

Et j'en reviens aux écritures:

Première lettre de Paul à Timothée, chapitre 3 :

« Voici une parole sûre : vouloir devenir responsable d'une communauté d'Église, c'est désirer une très belle tâche. Un responsable de communauté doit être irréprochable, époux d'une seule femme, homme mesuré, raisonnable et réfléchi, ouvrant sa maison à tous, capable d'enseigner, ni buveur ni violent, mais plein de sérénité, pacifique et désintéressé. Il faut qu'il mène bien sa propre famille, qu'il se fasse écouter et respecter par ses enfants. Car un homme qui ne sait pas mener sa propre famille, comment pourrait-il prendre en charge une Église de Dieu ... »

Le ministère n'est pas incompatible avec la vie de famille...un foyer pieux où tu peux recevoir à ta table ton prochain, les gens en mal d'amour, où tu peux héberger, conseiller et...donner l'envie par ton exemple de se dépasser pour les siens est la plus grande bénédiction que Dieu nous accorde...et je suis sûre que cela manque à ta boîte à outils ☺

A deux on est plus fort...

Une épouse c'est comme un second pour mener une barque dans toute tempête...

Il est dommageable que l'église ne donne l'exemple et vous fasse culpabiliser là où les sentiments sont naturels, sains et saints. En faisant croire que le célibat est le plus beau sacrifice pour notre seigneur... Le plus beau sacrifice c'est de remplir ta mission en donnant tout ton amour "storgé" à ta famille, à

profiter de l'amour "éros" en couple si tu le désires, d'accueillir tes amis à ta table pour partager l'amour "philia" (tu peux aussi partager avec ceux qui n'ont pas ou peu) et d'avoir pour tous les humains l'amour "agapé" par de multiples façons concrètes.

Ça c'est un vrai challenge ! Si, si, **un vrai challenge !** Un vrai **sacrifice** au sens noble du terme pour « rendre sacré » ton ministère, et non un célibat imposé par une loi cléricale bien éloignée de l'enseignement du Christ.

Comment être dans la plénitude du dessein divin si on ignore le don d'amour sous sa forme la plus complète ? Celle qu'on rencontre au sein du couple !

Kiss and Love,
TPC (Ton petit cœur)



Bulletin d'adhésion ou de soutien

L'adresser à : Plein Jour C/o D. Venturini

8, rue du serpolet - 84160 Lourmarin - Tél. 04 90 68 02 30

Nom : Prénom :

Adresse :

.....

Tél. - Fax - e.mail :

Je souhaite adhérer à Plein Jour et verse ma cotisation pour un an, soit 15 € (ou plus ! 20 €, 30 €, ...)

Je désire soutenir l'aide apportée par Plein Jour aux compagnes par un don de : €

Je souhaite recevoir des tracts et documents à diffuser. Merci d'avance.

Chèque à l'ordre de « Plein Jour »

Date : Signature :

Notre lutte est votre lutte - <http://plein-jour.eu>

Vous recevrez entre autres notre bulletin trimestriel dont tous les témoignages sont sur le site

PROMESSE DE CHASTETÉ à 10 ans

La virginité avant le mariage est une valeur encore défendue par des courants de l'islam, du judaïsme et de la chrétienté. Samantha Pugsley, appartenait à l'Eglise protestante baptiste.

A l'âge de dix ans, elle avait prêté le serment de ne pas avoir de rapport sexuel avant le mariage. Maintenant adulte, elle analyse ce "choix". Son témoignage a été initialement publié sur le site XoJane.

"Persuadée que le véritable amour sait attendre, je fais le serment devant Dieu, moi-même, ma famille, mes amis, de demeurer sexuellement abstinente, jusqu'au jour où j'entrerai dans une relation matrimoniale. Et de m'abstenir de toute pensée sexuelle, caresses sexuelles, pornographie, et autres actions qui pourraient mener à un éveil sexuel." À 10 ans, j'ai prêté le serment dans mon église avec un groupe d'autres filles de rester vierge jusqu'à mon mariage. Oui, vous avez bien lu !

Regardons un instant qui j'étais à 10 ans : j'étais en CM1. Je m'amusais avec des Barbies et je jouais à la dinette avec des amis imaginaires. Je m'imaginais en sirène à chaque fois que je

prenais un bain. J'avais encore quatre ans à attendre avant d'avoir mes règles. Et surtout, je n'avais aucune idée de ce que pouvait être le sexe.

L'église m'a enseigné que le sexe était pour les personnes mariées. Les relations extraconjugales étaient immorales et sales et j'irais en Enfer si j'en avais. J'ai appris que, en tant que fille, j'avais la responsabilité envers mon futur mari de rester pure. Il était tout à fait possible que lui, ne le soit pas, Et bien sûr, parce que j'étais chrétienne, je lui pardonnerais ses transgressions passées et me donnerais tout entière à lui, corps et âme. Une fois mariée, ce serait mon devoir de satisfaire les besoins sexuels de mon mari. Il m'a été répété, tant de fois que si je restais pure, mon mariage serait béni de Dieu. Sinon, il s'effondrerait et finirait en divorce tragique.

J'y croyais. Pourquoi n'y aurais-je pas cru ? J'étais jeune et j'avais confiance en ces gens. Tout le monde savait que j'avais fait vœu de chasteté avant le mariage bien sûr. Avoir pris une telle décision spirituelle rendait mes parents tellement fiers de moi. La communauté des fidèles

m'applaudissait pour ma vertu. Durant plus d'une décennie, j'ai porté ma virginité comme une médaille. Mon église m'encourageait à me comporter ainsi en disant que mon témoignage inspirerait d'autres jeunes filles à faire de même. Si le sujet était abordé dans une conversation, j'étais heureuse de faire savoir aux gens que j'avais prêté ce serment. Il devint toute mon identité avant que je n'atteigne mes 13 ans. Lorsque j'ai rencontré mon copain d'alors – à présent mon mari –, je lui ai dit immédiatement que je me préservais pour le mariage et il n'y voyait pas de problème parce que c'était mon corps, mon choix, et qu'il m'aimait.

Nous sommes restés ensemble durant six ans avant de nous marier. Chaque fois que nous faisons quelque chose de plus ou moins sexuel, la culpabilité me submergeait. Je me demandais où était la limite car j'avais très peur de la franchir. Était-il autorisé à me toucher les seins ? Pouvions-nous nous voir nus ? Un mélange malsain de fierté, peur et culpabilité m'a aidée à respecter mon serment jusqu'à notre mariage. Dans les semaines qui précéderent la céré-

monie, j'ai souvent été félicitée d'avoir conservé ma virginité aussi longtemps. Les commentaires allaient du plus curieux au plus dégoûtant. Je les laissais me mettre sur un piédestal comme leur mascotte virginale de fille chrétienne parfaite.

J'ai perdu ma virginité lors de ma nuit de noces, avec mon mari, juste comme je l'avais promis. Je suis restée dans la salle de bain de la chambre d'hôtel un peu avant, vêtue de ma lingerie blanche, en pensant : "J'y suis arrivée. Je suis une bonne chrétienne". Il n'y eut pas de chœur d'anges, ni de lumière céleste. C'était juste moi et mon mari dans une chambre sombre, maladroits avec un préservatif et une bouteille de lubrifiant pour la première fois.

Le sexe fait mal. Je savais que ça serait le cas. Tout le monde m'a dit que la première fois était assez douloureuse. Ce qu'ils ne m'ont pas dit, c'est que je serais de retour dans la salle de bain en train de pleurer silencieusement pour des raisons que je n'arrivais pas à comprendre. Le sexe me donnait l'impression d'être sale et immoral même si j'étais mariée et que ça n'était plus censé poser de problème. Quand je suis rentrée chez moi, je ne pouvais regarder personne dans les yeux. Tout le monde savait que j'avais perdu ma virginité. Mes parents, mon église, mes amis, mes collègues. Ils savaient tous que j'étais souillée. Ma virginité était devenue une

part de ma personnalité si essentielle que je ne savais plus qui j'étais sans elle. Ça ne s'est pas arrangé. J'évitais de me déshabiller en face de mon mari. J'essayais de ne pas l'embrasser trop souvent ou avec trop de tendresse pour ne pas l'inviter à plus. Je redoutais l'heure d'aller au lit. Peut-être qu'il aurait eu envie de sexe. Quand c'était le cas, je m'exécutais. Je ne souhaitais rien de plus que de le rendre heureux parce que je l'aimais tellement et parce qu'il m'avait été enseigné qu'il était de mon devoir de satisfaire ses besoins. Mais je détestais le sexe. Parfois, je m'endormais en pleurant parce que c'était injuste. Où était le mariage béni qui m'avait été promis ?

J'ai laissé la situation continuer comme ça pendant au moins deux ans avant de m'effondrer. Je ne pouvais simplement plus faire comme si de rien n'était. J'ai tout dit à mon mari. Il était horrifié que j'aie pu le laisser me toucher quand je ne le voulais pas. Il m'a fait promettre de ne plus jamais faire ce dont je n'avais pas envie. Nous avons cessé toute relation sexuelle. Il m'a encouragée à voir un psychologue et j'ai suivi son conseil. Ce fut le premier pas d'un long voyage vers la guérison. Attendre jusqu'au mariage pour avoir des relations sexuelles ne m'a pas rendue heureuse. A la place, cela a contrôlé mon identité durant plus d'une décennie, m'a envoyée en psychothérapie, et m'a laissé un étranger dans

mon propre corps. J'étais tellement honteuse de mon corps et de ma sexualité que cela a donné aux relations sexuelles de l'amertume.

Je ne vais plus à l'église, et je ne suis plus croyante. J'ai choisi le sexe. Chaque jour est une bataille pour me souvenir que mon corps n'appartient qu'à moi et pas à l'église de mon enfance. Je dois me rappeler en permanence que le serment de mes dix ans ne doit pas me définir aujourd'hui. Lorsque j'ai des rapports sexuels avec mon mari, je m'assure que c'est en raison de mes besoins sexuels et non parce que je me sens obligée d'assouvir ses désirs.

Je suis maintenant entièrement convaincue que le concept de virginité dans sa totalité est utilisé pour contrôler la sexualité féminine. Si je pouvais revenir en arrière, je n'attendrais pas. Nous nous serions mariés à un âge plus raisonnable et j'aurais gardé ma sexualité pour moi-même.

Malheureusement, je ne peux pas revenir en arrière mais je peux vous transmettre ce message comme le résultat de mon expérience : si vous voulez attendre le mariage avant d'avoir des rapports sexuels, soyez bien sûre que c'est parce que vous le voulez. C'est votre corps ; il vous appartient, pas à votre église. Votre sexualité n'est l'affaire de personne, sauf de vous.



LETTRE A LA BIEN-AIMÉE

Georges, prêtre ouvrier, était heureux de l'être. Aussi, en 1954, l'ultimatum de Pie XII mettant une fin brutale au travail de ces prêtres, fut-il pour lui un véritable traumatisme. « Dans les mois qui ont suivi mars 1954, je me suis senti abandonné par l'Eglise. Malgré l'usine, les camarades, les invitations des uns et des autres, je souffrais d'une grande solitude. Un soir, chez des amis proches, je fis la connaissance de Simone. Par la suite nous nous reverrons comme dans une auberge au bord du chemin. Le chemin fut long, les auberges nombreuses.

Insoumis, je désirais encore que l'Eglise accepte de reconnaître des prêtres différents dans un monde différent. Et je ne voulais pas, en ce qui me concerne, que l'Eglise puisse utiliser notre mariage comme explication facile de l'interdiction des prêtres ouvriers. L'enjeu était de taille et c'était de ma part un genre de ferveur désespérée.

Sans rien exiger, Simone a vécu pendant **dix-neuf années** une attente bien trop longue. Elle ne voulait pas me détourner de ma mission, me disait-elle. Patiemment, elle a attendu que, enfin libre, je lui dise « Je t'aime, viens demeurer avec moi. » Jusqu'à la fin de ma vie, je garderai l'admiration de l'immense pa-

tience de cet amour. Nous avons vécu dix-neuf années sans nous cacher de tous nos amis respectifs. Durant ces années d'attente, nous avons connu des heures et des jours de grand bonheur. Puis, nous nous sommes mariés... il y a plus de trente ans.

Je suis toujours ému et un peu amer, à la pensée de toutes ces femmes qui ont aimé et aiment des prêtres et qui partagent cet amour dans l'ombre. Femmes généreuses, femmes injustement sacrifiées.

J'aurais pu obtenir facilement ma réduction à l'état laïc, ce que je ne ferai jamais. Cela reviendrait à renier tout mon engagement dans la vie. Ce ne serait qu'un arrangement personnel, une remise dans la règle, une décision administrative qui ne réglerait rien sur le fond. Je dis avoir payé un lourd tribut à l'Eglise pour cette attente de dix-neuf années. C'est vrai, mais insuffisant. C'est Simone qui a payé le tribut le plus lourd et c'est ma condition qui la lui a fait payer. Mariés à cinquante ans, nous n'avons pas pu avoir d'enfants. Pour l'honneur de Simone, et à son corps défendant, je me dois d'écrire ce qui va suivre.

Il fallait bien qu'elle soit d'une trempe peu ordinaire pour accepter une situation qui l'aura

privée d'une union plus féconde. Aujourd'hui, je lui demande pardon pour l'avoir privée de ces joies inconnues. Je ne la remercierai jamais assez de m'avoir tant aimé. Sa modestie dût-elle en souffrir, je voudrais révéler quelques actes de sa vie qui traduisent à quel point l'intelligence du cœur ne connaît pas de limites.

A 20 ans, le dimanche, avec un groupe d'amies, elle va chanter dans les hôpitaux pour distraire les malades. A 25 ans, elle prend en charge un jeune paumé sans famille pour l'entourer et l'aider à préparer un autre avenir. Il aura des enfants et nous serons un peu de cette famille qui reste une belle histoire d'amour.

A Paris, elle travaille à l'association « Le Nid » comme éducatrice pour l'accueil de jeunes prostituées. Par la suite, dans la mouvance de la Mission de Paris, elle entre comme ouvrière spécialisée dans une entreprise de radiotélévision. Elle travaille ensuite au centre d'orientation sociale des étrangers. Puis elle galère dans diverses boîtes et vit pauvrement en hôtel meublé.

Pour aider une amie en difficulté, elle emprunte de l'argent qu'elle remboursera en faisant du babysitting le soir après son travail. Voilà quelques traits caractéris-

tiques de cette femme qui avait pris dans sa jeunesse le meilleur miel que ses parents lui avaient donné.

Elle n'a cessé de s'émerveiller devant des petits enfants, le chant de l'oiseau, le notes de musique égrenées dans les couloirs du métro... Simone a embelli ma vie grâce à cet amour respectueux, gratuit, délicat, défiant toutes les saisons comme ces petites fleurs au bord des routes. Elle a cherché à multiplier les petits bonheurs en toutes choses. Cela fait cinquante ans que je la vois et pourtant, aujourd'hui encore, c'est comme la première fois.

Maintenant que j'ai dépassé les quatre-vingts ans, je peux dire que sans les nombreux camarades que j'ai rencontrés, ma vie n'aurait été que plume au vent; sans Simone que serais-je devenu ? C'est un peu comme si elle m'avait tenu la main pour retracer ces cinquante années de vie partagée.

Georges



QUI EST-ELLE VRAIMENT ?

On peut avancer – et on a de bonnes raisons de le faire – que Jésus et Marie Madeleine étaient mari et femme. Mais nous manquons de preuves. Nous ne disposons que de preuves indirectes. En revanche, lorsqu'il s'agit de relever les différences entre l'attitude de Rome et celle de Jésus à l'égard des femmes, la tâche est un peu plus facile. Jésus, comme le rapportent les Evangiles avec force exemples, entretenait des rapports simples et étroits avec ses disciples du sexe féminin, à tel point que ses disciples masculins se plaignaient parfois. Dans une scène de l'Evangile selon Jean, Jésus parcourt la Samarie. Ses disciples vont acheter de la viande. Resté seul, épuisé par son long voyage, Jésus s'assied près d'un puits. Une jeune femme vient puiser de l'eau et engage la conversation avec lui. Lorsque ses disciples reviennent, ils sont choqués de le voir bavarder avec la jeune femme et pourtant, ajoute Jean, aucun d'eux ne lui en fait le reproche (Jean IV 27). Il était entendu qu'aux yeux de Jésus tout le monde était libre de

s'exprimer.

Depuis la publication des textes découverts à Nag Hammadi en 1977, la relation privilégiée entre Jésus et Marie Madeleine a fait couler beaucoup d'encre, dans les milieux scientifiques comme ailleurs. L'extrait qui suit, tiré de l'évangile de Philippe, texte essentiel, n'est pas complet et certains mots (placés entre crochets) ont été rajoutés. Même sans eux, cependant, il apparaît clairement qu'ils entretenaient une relation privilégiée : « *La compagne du (Fils est) Myriam de Magdala. (L'Enseigneur aimait Myriam) plus que (tous) les disciples. Il l'embrassait (souvent) sur la (bouche). Les disciples le voyant ainsi aimer Myriam lui dirent « Pourquoi l'aimes-tu plus que nous ? »*

Ce que nous venons de lire dépasse la relation émotionnelle ou sexuelle. Si nous analysons de plus près cet Evangile et les autres qui datent eux aussi du II^{ème} siècle après J-C environ et qui ont eux aussi été rejetés par l'Eglise, nous découvrons que Marie Madeleine avait une con-

naissance très particulière de l'enseignement de Jésus, une perspicacité, une intelligence que ne possédaient pas forcément les autres disciples. L'Évangile de Philippe décrit plus loin la relation de Jésus et de ses disciples. « Ils lui dirent « Pourquoi l'aimes-tu plus que nous tous ? » L'Enseigneur leur répondit « Pourquoi ne vous aimerais-je pas autant qu'elle ? Quand un homme qui voit et un aveugle sont tous deux dans la nuit, rien ne les distingue. Mais que vienne la lumière, celui qui voit peut la voir, celui qui est aveugle demeure dans la nuit. »

Jésus sous-entend que Marie Madeleine était capable de « voir la lumière » contrairement aux disciples. En d'autres termes, elle comprenait vraiment l'enseignement de Jésus, contrairement aux autres.

Ce point apparaît également dans un autre texte très ancien lui aussi découvert en Égypte, l'Évangile de Marie. En revanche, ce texte-là montre que les disciples cherchent à comprendre. « Pierre dit à Marie : Sœur, nous savons que l'Enseigneur t'a aimée différemment des autres femmes. Dis-nous les paroles qu'il t'a dites dont tu te souviens et dont nous n'avons pas la connaissance ».

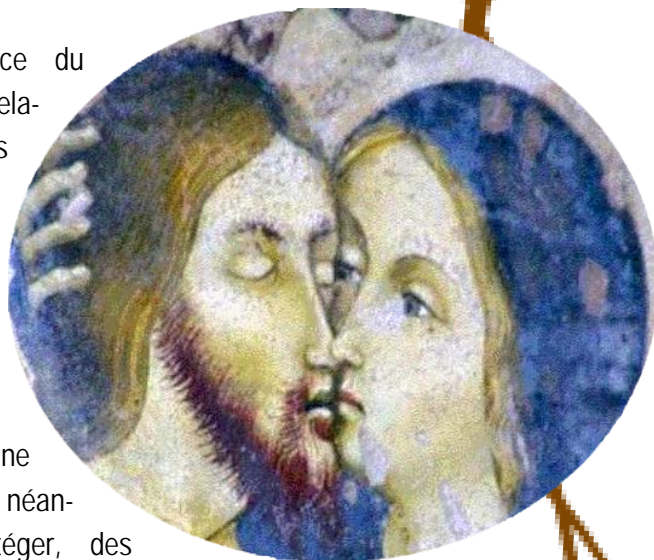
Et Marie leur dit « Ce qui ne vous a pas été donné d'entendre, je vais vous l'annoncer ». Mais après avoir écouté ses

explications, les disciples s'insurgent. « Pour ma part, je ne crois pas que l'Enseigneur ait parlé ainsi, déclare André; ces pensées diffèrent de celles que nous avons connues. » Et Pierre, plutôt mécontent, dit de Jésus : « Est-il possible que l'Enseigneur se soit entretenu ainsi, avec une femme, sur des secrets que nous ignorons ? Devons-nous changer nos habitudes, écouter tous cette femme ? L'a-t-il vraiment choisie et préférée à nous ? »

Voici la source du problème : la relation entre Jésus et Marie Madeleine est intimement liée à certains secrets concernant Jésus que l'Église peine et s'échine néanmoins à protéger, des secrets que, d'après l'Évangile de Marie, les disciples choisissent délibérément d'ignorer ou refusent d'admettre. »

Michaël Baigent
(Historien des religions
et des sociétés secrètes)

Extrait de « L'Enigme Jésus »



L'ADIEU D'UN MOINE BÉNÉDICTIN

Amis très chers, c'est à vous seuls que j'adresse ces lignes, à vous que j'ai connus et aimés en dehors et au-delà de mes fonctions officielles.

Quoi que vous ressentiez de mon départ, quoi qu'en disent les autres, vous ne pourrez nier que j'ai cherché à vous donner le meilleur de moi-même. Voilà pourquoi je vous dois cette franche explication.

Si j'ai quitté le catholicisme, ne croyez pas que ce soit un égarement momentané ou par un coup de tête. Mais parce que je suis arrivé à la certitude que l'Eglise avec la rigidité de ses dogmes et sa prétention à l'infaillibilité, est une forme archaïque et désormais invivable du christianisme. Elle représente pour moi un stade définitivement dépassé de l'évolution religieuse de l'Humanité.

Ce n'est évidemment pas en une seule fois que je suis arrivé à ces conclusions. Dieu seul sait combien j'ai pu souffrir, chercher, prier, lutter. Cela remonte à des années, presque à mon enfance. J'avais en moi le paradoxe d'être à la fois un enfant rangé, soucieux de plaire et un esprit foncièrement indépendant cherchant d'instinct à se frayer sa propre route. Par là, j'ai toujours dérouté et déçu les

gens d'ordre à qui j'avais semblé donner tant de gages.

Je me fis moine parce que je voulais faire le maximum pour Dieu et cela me semblait la seule façon d'y arriver. Mais dès mon entrée au monastère, à l'abbaye bénédictine de Bruges, je fus classé parmi les non-conformistes. Je donnai incontestablement pas mal de soucis à mes supérieurs. Tout au

“ J'ai écrit ceci
en toute loyauté devant Dieu.
J'ai voulu que vous
à qui l'amitié donne des droits sacrés,
vous sachiez que je ne vous ai pas trahis.
C'est en pleine maturité d'esprit
et en parfait accord avec ma conscience
que je vous quitte.

”

long de ma théologie, la lutte intérieure continua. Malgré tout, je résolus de ne pas bouger avant la fin de mes études. Mais quand elles furent terminées, je fus pris par l'ivresse du sacerdoce et des premières responsabilités. Le temps n'était plus aux théories. Il fallait agir et on ne pouvait pas continuellement tout remettre en question.

Vint la guerre et en mai 40, la débâcle et l'exode. Je fus amené à prendre en charge une soixantaine de jeunes Belges réfugiés, sans moyens d'existence.

Quelle expérience ! Comme notre façon de parler, de penser, de vivre était loin de ces gens-là ! Pourtant c'étaient eux le peuple, les hommes... C'est parmi eux qu'avait vécu Jésus. Il avait été l'un d'entre eux. Cette pensée ne devait plus me quitter et j'en conçus une aversion insurmontable pour le monachisme. Tout m'y paraissait faux depuis l'ensemble jusqu'au moindre détail. A tout prix il fallait en sortir. Cela n'alla pas tout seul mais les circonstances m'y aidèrent. En juillet 1942, après que les Allemands eurent occupé l'abbaye ; j'obtins la permission de partir en France. Et là, je peux dire que je découvris la vie réelle. Tout fut remis en question : le monachisme, le catholicisme, le sens même de la vie. Les solutions dont je m'étais contenté jusque là me paraissaient si étriquées et artificielles ! Pas à pas, j'étais acculé à l'évidence. Mes dernières positions catholiques s'écroulaient les unes après les autres, non sans luttes ni déchirements.

Enfin, ce fut la lumière. Le 18 avril 1945, après avoir longuement prié, je pris la résolution de rompre avec l'Eglise. J'aurais voulu passer à l'acte le plus tôt possible. Etre logique avec moi-même et loyal avec les autres. Mais comment faire ?

Je demandai donc conseil à deux prêtres unanimement estimés. Ils me dirent qu'il fallait à tout prix rester dans l'Eglise. Elle n'évoluerait que sous la pression des forces intérieures. Une telle attitude me paraissait insoutenable. J'étais désespéré. Tellement qu'en mai 1945, je partis pour l'Allemagne avec la Mission vaticane auprès des camps de concentration. Mon espoir était d'y contracter une maladie contagieuse et de n'en plus revenir. A mon retour, j'exposai crûment la situation au père prieur. Il ne soupçonna pas la profondeur de mon évolution. Il me conseilla de continuer mon travail en France. Je n'étais nullement apaisé. Au contraire. Mes convictions intimes s'affirmaient plus nettes de jour en jour. En octobre 1945, je commençai au collège de Reilly ouvert par les Bénédictins au lendemain de la guerre.

Depuis lors, ce fut un calvaire quotidien à peine éclipsé de temps à autre par les soucis matériels du collège et de la communauté.

Le pire était qu'il fallait à longueur de journée dire et faire des choses auxquelles je ne croyais pas. Celui qui n'est pas passé par là ne peut se faire aucune idée du supplice de conscience que cela représente. On y use sa substance et ce qui est pire, à force de prouver les choses auxquelles on ne croit pas, on finit par ne plus savoir soi-même ce que l'on croit et à douter de tout. Il fallait en sortir. Mais comment ? J'étais dans le noir le plus absolu.

Sur ces entrefaites, j'exposai la situation au sous-prieur. Sa réponse fut nette et loyale « Il faut sortir. Rester plus longtemps serait contraire à votre conscience. Ce serait aussi vous déformer irrémédiablement et vous conduire au scepticisme absolu. A croire qu'on peut également démontrer le vrai et le faux, on finit par ne plus croire à rien du tout. » Ce n'était que trop vrai et j'en avais déjà fait l'expérience. Il ne me restait plus qu'à attendre l'occasion favorable pour mettre mon dessein à exécution. Sans fracas et avec le moins de scandale possible.

Pardonnez-moi, amis très chers, de vous avoir si longuement entretenus de moi-même. J'ai écrit ceci en toute loyauté devant Dieu. J'ai voulu que vous à qui l'amitié donne des droits sacrés, vous sachiez que je ne vous ai pas trahis. C'est en pleine maturité d'esprit et en parfait accord avec ma conscience que je vous quitte. Sans doute n'avez-vous pas les mêmes raisons que moi de quitter le catholicisme. La question se pose de façon très différente pour un prêtre et pour un laïc. Quand ce dernier se trouve gêné par une affirmation dogmatique qui lui paraît inadmissible, il peut passer à côté et se taire sans que cela gêne personne. Pour un prêtre, c'est totalement différent. Il ne peut pas ne pas répondre aux objections, aux questions qu'on lui pose. Il sait parfaitement ce qui est de foi. Pour lui, pas de demi-mesure : c'est tout ou rien. S'il rejette quoi que se soit, l'Eglise elle-même et sa propre conscience l'obligent à se retirer.

Je partirai donc à l'étranger car je hais les bagarres et les discussions stériles. Elles n'ont jamais fait de bien à personne. Ce qu'il faut, c'est non pas détruire mais construire. Construire dans l'amour de Dieu et du prochain. C'est ce que je vais tâcher de faire modestement selon mes moyens. Mais avant de parler, je vais, pendant quelques années, me recueillir, prier, et travailler comme un simple honnête homme. Il faut, comme Jésus, comme saint Paul, savoir gagner sa vie et connaître les vrais problèmes qui se posent aux hommes avant de vouloir les aider à les résoudre.

En attendant, priez pour moi comme je le fais pour vous. Je vous demande de ne pas me juger. Si mon geste vous fait de la peine, pardonnez-moi. Mais je veux que vous sachiez combien est grande la joie d'une conscience enfin libérée par la vérité. »

Cette lettre a été envoyée à des amis, mais elle n'a jamais été publiée. Elle est mise en page aujourd'hui, vingt ans après la mort de son auteur, à l'initiative de sa femme : Noëlle Colle.

Ils eurent quatre enfants et vécutent heureux.

Noëlle Colle est militante d'Amnesty International et membre de l'Assemblée fraternelle des chrétiens unitariens. Lors d'un séjour de 7 ans aux Etats-Unis, où ils enseignèrent, elle et son mari visitèrent une congrégation unitarienne à Exeter, dans l'Etat du New-Hampshire.

YVES GUILLON : CONFESSIO

Je suis donc arrivé à l'ordination, délivré d'un fatras de contraintes, pour m'entendre dire par mon évêque que j'étais nommé professeur au Petit Séminaire. Ce fut une immense déception. Heureusement, en cours d'année scolaire, on est venu me chercher pour être aumônier d'un groupe féminin de la JEC. Ce fut un déclic. Avec les jeunes se mettre à l'écoute de Dieu en regardant la vie à la lumière de l'Évangile.

Que j'étais loin des dogmes, des liturgies, de l'institution. Les jeunes n'avaient pas de place dans cette Église figée dans des règlements, dans une hiérarchie de droit divin. J'y ai découvert ma foi en cultivant celle des jeunes. Ce fut pendant 16 ans des années de lumière.

En 1970, grand virage : je suis envoyé en paroisse. Donc, retour aux rites, retour à une parole qui se devait officielle. Entouré de prêtres vivant chacun leurs sincérités, mais dont beaucoup étaient amputés d'une part de leur humanité. Cette situation de ministre du culte, ils la vivaient comme ils pouvaient. Dans ce milieu, j'ai essayé de faire quelque chose de vrai. Par rapport avec tout ce que j'avais vécu avec les laïcs, j'étais déphasé. C'est là qu'a commencé pour moi cette accumulation de cérémonies imposées par la tradition mais qui répondaient à la satisfaction d'un besoin

socioculturel plus qu'à l'expression d'une vie de foi. Ma distance avec l'institution s'était creusée. Je m'y sentais de plus en plus en difficulté

pour y vivre le sacerdoce dont j'étais investi à travers des fonctions qui n'avaient plus de sens. J'allais de plus en plus vers une rupture d'avec le ministère, non d'avec le sacerdoce. Si bien que dans le travail que j'ai effectué par la suite au sein de l'Éducation Nationale, au service des plus pauvres, je me suis retrouvé pleinement prêtre : permettre aux uns et aux autres de retrouver le sens de leur vie et l'espérance. De plus en plus imbriqué dans le système clérical, appelé par mes fonctions à le développer, j'étais très mal à l'aise. De jour en jour je voyais les dégâts chez les hommes engagés dans la prêtrise.

Lorsque l'Église s'arroge l'autorité divine... Je me suis trouvé dans la situation où je devais croire que la parole de mon évêque était celle de Dieu et que je n'avais pas le droit d'y déroger. C'est le temps où préparant mon départ j'allais le voir tous les mois. S'efforçant de me convaincre de rester dans le ministère, il commence notre entretien par ces mots « Yves, j'ai prié. Quand je vous parle, c'est Dieu qui vous parle. » Il semblait bien être certain de ce qu'il disait. Devais-je le croire ou

non ? La formulation était si lourde et sans appel que, instinctivement, j'ai levé les bras comme si j'étais menacé avec une arme. Était-ce un manque de respect ou de foi, mais je ne l'ai pas trouvé crédible, et je le lui ai dit. Ai-je bien fait ? Ces comportements d'autorité absolue me semblent outrageants. Comment peut-on oser réduire l'autorité de Dieu à la parole d'un homme fut-il honnête et conscient d'accomplir une mission reçue de Dieu ? En 1980, je quitte le ministère...

Ce que j'ai perçu du milieu clérical

Une caractéristique générale : ces hommes avaient été, dans l'ensemble, déracinés de leur milieu d'origine. Ils étaient des « sans famille » contrairement aux paroissiens qu'ils rencontraient. Ce déracinement est grave. C'est la perte d'une dimension humaine fondamentale, d'une source de vie. Ce qui amenait des comportements étranges : égocentrisme, perte du sens des réalités, façon particulière d'être avec les gens, rapport particulier à l'argent, oubli que les bénévoles avaient des obligations familiales. Cela contribuait à en faire une race à part... Quelle vie affective restait-il ? Quelles sensibilités étaient neutralisées ? Quelles fragilités cela entraînait-il ? Et quels refoulements ?

Une certaine place dans la

société : stabilité de l'emploi, assistance de l'institution, retraite assurée, reconnaissance d'un pouvoir défini par le système, installés officiellement dans leur cure, au point que certains confondaient leurs finances personnelles avec celles de la paroisse.

En fait, les pouvoirs que l'on attribuait aux curés se dégradent d'année en année. Le résultat en fut une crise d'identité préjudiciable à l'équilibre des prêtres. L'autorité ne semble pas en avoir eu conscience assez tôt. Cette incertitude sur soi-même en amenait à chercher des compensations : études, engagements professionnels, politiques, mais aussi : autoritarisme, alcoolisme, amours clandestines, homosexualité.

Face aux prêtres plus ou moins en dehors des règlements, l'autorité devenait de plus en plus indulgente. Patience qui m'apparaît comme une fuite destinée à éviter le scandale. Les interdits étaient péremptoirs mais les infractions étaient ignorées. Ce n'était pas de cette façon qu'on pouvait aider certains d'entre eux. Je ne pouvais plus supporter cette institution qui déshumanisait les hommes qu'elle avait engagés.

Rompre ne m'a pas détourné de mes frères prêtres. Ils sont toujours restés pour moi des amis dont le devenir me soucie... En rencontrer aujourd'hui est pour moi une très grande joie. Je ne les ai jamais condamnés dans leurs dérives car nous étions tous les premières victimes d'une institution complètement déphasée. Quand la nouvelle de mon départ s'est répandue à cause d'indiscrétions de prêtres informés par l'évêque,

certaines de mes amis prêtres sont venus me dire : « Je devrais faire comme toi... mais je n'en ai pas le courage ».

Quitter le ministère, c'était quitter une paroisse, des gens qui m'avaient fait confiance, provoquer un état de choc : désarroi, révolte, incompréhension, tristesse profonde chez certains. Devant eux on ne put pas s'expliquer. Il y avait aussi un choc analogue dans ma famille. Comment éviter un tel gâchis ? Tout cela fut pour moi un trouble profond et douloureux, générateur de grande culpabilité. Oui ! Je leur ai fait du mal. Les choses étant ce qu'elles étaient, il n'y avait aucun moyen de passer à côté. Le prêtre qui défroque, c'est le grand méchant, le faible, pas capable de résister à une femme. Les raisons majeures de mon départ n'étant pas connues des gens, ces réactions me semblent normales.

Quitter le ministère, c'est aussi rompre avec une identité, un statut social, une sécurité, un avenir, d'autant plus que j'avais réussi dans le clergé. Pour certains, j'étais une référence. Non seulement on se retrouve smicard, mais on n'est plus fiable. Bref ! Dans la société, on a tout perdu. C'est une espèce de suicide. Heureusement, il reste des amis fidèles qui sont de solides « accompagnants ».

Alors, il va falloir re-dis-cerner le sens de sa vie ; conscient d'être toujours prêtre, comment le vivre ? Comment, alors que tout dit le contraire, une telle démarche peut-elle être vécue comme une loyauté, une fidélité aux engagements de sa vie ? Ce n'est pas une rupture avec soi-même, mais une continuité. Hors de l'Église on demeure dans une

même foi, toujours en mission, mais dépouillé de tous les signes à travers lesquels on la reconnaissait, sans les labels qui en faisaient la légitimité.

Quant aux retrouvailles avec bon nombre de confrères, elles sont chaleureuses. La communion ressentie de part et d'autre est autre chose qu'une camaraderie.. Elle est l'effet d'une transcendance, d'un mystère partagé, selon lesquels on ne peut s'oublier, ni se rejeter.

Se sentir en accord avec un credo, est-ce la foi, même si je le proclame avec conviction ? Croire un ensemble de dogmes, ce n'est pas forcément mettre sa foi en quelqu'un. Vivre de la foi, c'est mettre sa vie entre les mains de Dieu : acte de communion, de confiance personnalisée, acte d'amour et de don.

En fin de compte, sans mépriser ni renoncer à l'ensemble du corpus de la foi chrétienne, au fil des ans, si je reconnais qu'il peut aider à vivre de la foi, il m'apparaît relativement atténué dans sa cohérence et sa pertinence. Par contre, ce qui reste intact et source permanente et renouvelée de croissance dans la foi, c'est l'Évangile. Tout y parle « au dedans ». J'y trouve ce qui sans cesse m'oblige à bouger et c'est inépuisable. Le relire des centaines de fois, c'est toujours nouveau et engageant. L'ouvrir travaille mon intelligence. J'y suis bien engagé dans les opérations de l'esprit : je perçois, j'associe, je juge. Mais mon comportement ne peut s'arrêter là. J'y suis interpellé et obligé à bouger. Y résister devient infidélité, c'est à dire manque de foi.

Yves Guillon ■ ■ ■

BREBIS EGARÉES ?



Un prêtre quitte la soutane par amour

Le curé d'Avellino est amoureux et il l'a déclaré publiquement avant que les potins prennent le dessus. Rompre son engagement devient, alors qu'il s'agit d'un prêtre qui est curé de Santo Rosario, de l'église et de la paroisse de l'Avellino huppé, celui de la bourgeoisie professionnelle qui possède une maison et un studio sur le Cours Vittorio Emanuele à Turin

Don Giovanni Botta, 60 ans, expert apprécié des Evangiles, a décidé de cesser les atermoiements et de sortir de l'équivoque par un choix courageux.

« Ça n'a pas été facile, a-t-il écrit au quotidien *Il Corriere dell'Irpinia* pour lequel il commentait tous les dimanches les lectures d'Evangile, mais je veux rester honnête jusqu'au bout, même si les choix à contre courant ont du mal à être acceptés. »

Pratiquement, Don Giovanni, comme il l'a précisé dans une interview, quittera le sacerdoce pour aller vivre avec la femme dont il est amoureux, une cinquantenaire, originaire de Turin, ayant vécu à Avellino.

« Un lien, explique-il, qui a grandi sur la base d'une estime réciproque qui est devenue un sentiment d'amour partagé ». Avant les journaux et les TV, il avait communiqué la nouvelle à ses collaborateurs et au groupe de fidèles avec lequel pendant des

années, il avait partagé l'étude de l'Evangile et du chant grégorien, dans la paroisse del Rosario. « J'ai voulu être sincère avec eux et presque tous m'ont exprimé leur solidarité ; ils ont même apprécié mon courage. »

Le diocèse, dirigé par l'évêque Francesco Marino, ne commente pas l'événement. La parole est maintenant à la procédure. Le prêtre demandera la dispense des obligations sacerdotales et quittera Avellino pour aller ailleurs. Avec un regret : « J'ai de la peine à quitter cette ville. Mais je veux être un chrétien cohérent. A ceux qui s'apprêtent à me juger de façon superficielle, je me permets seulement de leur rappeler que je n'ai pas nui à la crédibilité ni au prestige du clergé. C'est même pour cela que je n'ai aucun motif d'avoir honte de mon choix. »

Extrait de « La Repubblica Napoli »

Un évêque argentin démissionne

La question du célibat, ou plutôt du manquement au célibat, est revenue sur le tapis à la fin du mois de juin après que des photos compromettantes de l'évêque de Merlo-Moreno (banlieue de Buenos Aires) ont été révélées. Sur une plage mexicaine, il a été vu en compagnie d'une femme avec qui il se montrait affectueux. Dans un premier temps, Fernando Bargallo a nié toute implication amoureuse. Il a déclaré que

cette femme était une « amie d'enfance » et que les photos devaient être interprétées dans ce cadre. Finalement, le 22 juin, il avoue sa liaison devant tous les prêtres de son diocèse. Puis il s'est immédiatement rendu à la nonciature d'Argentine pour présenter sa démission au pape.

L'affaire à laquelle Fernando Bagallo a été mêlé a fait beaucoup de bruit dans les milieux religieux parce qu'il était évêque. Ces dernières années, plusieurs cas d'ecclésiastiques amoureux ont fait les gros titres, mais c'était toujours des prêtres. Fernando Bargallo était respecté de ses pairs et si, de nos jours, l'Eglise est tolérante vis à vis des curés amoureux qui demandent à défroquer, elle est très critique vis à vis de ceux qui mènent une double vie.

Dans l'ensemble, les milieux catholiques admettent qu'imposer le célibat pour être prêtre est une exigence de plus en plus discutable. Si les enquêtes d'opinion révèlent que la société, d'une manière générale, est d'avis de rendre le célibat optionnel, ces sondages ne tiennent pas compte des premiers concernés : les prêtres. De toute façon, étant donné que ce n'est pas un dogme mais une décision d'ordre disciplinaire (prise par le premier concile du Latran en 1123 et qui concerne seulement les prêtres de rite latin, ceux du rite oriental peuvent se marier), un pape est habilité à l'abroger.

Sergio Rubin

BALLADE A MARIE-MADELEINE

Je suis Marie-Madeleine.

Je suis entrée dans l'Histoire par l'Amour. J'insiste sur ce point. Et pour être encore plus précise, par Amour de l'homme. J'ai beaucoup plus aimé l'homme qu'il était, que le Fils de Dieu... qu'il était peut-être... peut-être... Je déclare que j'aimais Jésus. J'aimais cet homme tout simplement, tout bonnement et surtout bien humainement !

Bien sûr... je voyais bien qu'il était occupé... très occupé par des choses qui nous dépassaient tous et toutes... des choses terribles qui finiraient forcément mal, très mal...

Les femmes de ma condition... je veux dire... les prostituées... sentent des choses qui échappent aux honnêtes gens... Les honnêtes gens font bien ce qu'ils peuvent et je n'ai rien contre, mais... l'honnêteté... c'est comme un sommeil... c'est, sans angoisse l'honnêteté ! Comment dire ? Ça rassure, ça dévitalise... ça démobilise... Alors que nous autres, nous vivons sur les nerfs, les antennes à fleur de peau... tout comme certains animaux disgraciés, maudits. Nous sentons les choses venir de loin, de très loin... surtout les dangers ! Oui, je sentais confusément mais fortement que Jésus finirait par s'attirer les pires ennuis... en s'obstinant, comme il le faisait, dans ses folles entreprises !

Et puis j'entendais mes clients,

les officiers, les soldats et surtout les marchands qui me parlaient de lui. D'abord ...avec agacement ; puis ...avec irritation ... puis... avec exaspération. Surtout les marchands. Vous savez... ce sont les marchands qui décident... qui décident de tout... toujours. Les soldats suivent. Obéissent aux marchands. Toujours. Jésus et moi nous marchions parfois, tous les deux et les marchands – mes clients ordinaires – ricanait en nous croisant.

C'était l'homme que j'aimais. Excusez-moi, mais tout comme dans les romans à la mode, j'ai senti immédiatement que je l'aimerais. Que je l'aimais. Dès que je l'ai entrevu. Parce qu'il m'est apparu la première fois, comme dans un halo...un halo de lumière et de poussière ! Mais l'homme qu'on aime apparaît toujours dans la lumière ! Tout comme une autre, j'ai avant tout éprouvé en le voyant, une contraction à la fois violente et... comment dire ça pour rester décente, une contraction à la fois violente et généreuse dans le bas du ventre.

C'était une espèce d'homme que je ne connaissais pas...qui me subjuguait beaucoup plus que les poètes... qui me troublait... qui m'incendiait littéralement... et qui m'inquiétait... qui m'effrayait même peut-être justement parce qu'il était une espèce d'homme que je ne connaissais pas. Je ne savais pas, à cette époque, et

personne sans doute ne le savait encore. Un homme qui parlait beaucoup sans être philosophe, qui couvrait chaque jour la distance de Marathon sans être athlète, qui charmait au point de suspendre dans leur gorge les trilles des rossignols et qui n'était pas poète... Le monde ne savait pas encore, qu'un pareil homme est un prophète.

Quelque chose, en moi, tremblait de peur, mais de peur pour lui. J'ignorais tout du prophète, mais mon instinct de femme m'avertissait que cette espèce d'hommes courait les pires dangers... J'étais aiguisée comme une pointe. Les autres hommes ne le laisseraient pas longtemps rebondir sur le sol avec cette légèreté comme s'il défiait les lois de la pesanteur. Les autres hommes ne le laisseraient pas longtemps se déplacer dans ce halo de lumière comme s'il défiait l'épaisseur des choses et des gens... ne le laisseraient pas longtemps charmer, subjugué... comme s'il défiait, comme s'il troublait l'ordre privé... ne le laisseraient pas longtemps parler comme il le faisait, comme s'il voulait défier l'ordre public !

Pourtant, il parlait d'amour... il ne parlait que d'amour... et c'était un langage nouveau à cette époque ! L'Amour que ce petit homme véhiculait ainsi, aura été la plus grande révolution de tous les temps. Hélas ! On le voit bien aujourd'hui, une révolution avortée, détournée, confisquée, tra-

hie, ridiculisée. Et c'est ce que je reproche le plus aux hommes : de l'avoir ridiculisé. LUI.

La Religion a essayé de me récupérer... Elle y est parvenue !! C'est bien de l'honneur ! La Religion est une entreprise de récupération. Elle récupère parfois ses propres victimes ! Je pense à la pauvre Jeanne... Nous n'avons pas brûlé de la même manière elle et moi, mais à tout prendre...

L'important pour la Religion, c'est que l'intéressé ne soit plus en mesure de donner son avis. Les choses se gâtent toujours dès que les gens donnent leur avis. Les bons traîtres et les bons héros sont toujours des traîtres et des héros morts et bien enterrés. Si le soldat inconnu pouvait donner son avis, peut-être entendrait-on des horreurs, les jours de commémoration ! Et l'officiel porteur de gerbe pourrait bien se brûler les doigts !

Je fais donc partie de l'Etat-major maintenant, avec droit à l'auréole de fonction et mon nom sur le calendrier. Je suis devenue un symbole de piété. C'est un malentendu. Très flatteur pour moi, certes, mais c'est un malentendu. Piété religieuse ? Chez moi ?

La vérité, toute simple, c'est que j'ai aimé un homme. Pas n'importe quel homme, bien sûr... Le destin m'en a choisi un très spécial ! La vérité sans doute très contrariante, c'est que j'ai aimé un homme et que j'ai tout épousé de lui. Tout. Même la religion. Il était prophète ! Je l'ai épousé.

Je sentais bien que Jésus se lançait dans une aventure extraordinaire. Et comme toutes les femmes amoureuses d'un

homme extraordinaire, j'étais à la fois sensible à la passion de son aventure, et jalouse de cette même aventure. J'étais un peu jalouse de sa Mission, et c'est bien compréhensible. En entrant dans sa vie, j'y rencontrais un autre amour... Je n'étais pas seule en lui... un autre amour y vivait... tyrannique... et quel amour ? Dérision ! L'amour des hommes ! Je savais bien, moi, qu'ils ne méritaient pas du tout cet amour-là ! Et même qu'ils ne sauraient qu'en faire ! Je savais bien que les meilleurs des hommes se contentaient d'un peu de pitié et d'un peu de tendresse... un peu seulement ! Sans jamais dépasser la dose... supportable !

Je savais que l'Amour était une chose dérangeante, extrêmement dérangeante ! Exactement le contraire du confort ! L'amour a les exigences d'une révolution permanente... toujours inspirée, jamais satisfaite. Je savais que l'amour était un agent perturbateur... subversif... et que les hommes détestaient d'être dérangés trop souvent, trop longtemps. Ils n'apprécient les diversions que pour retourner à leurs habitudes. Et Jésus, justement, ne permettait pas de marche arrière.

Le jour où je l'ai rencontré pour la première fois, c'était sur le bord de la grand route ... et je faisais mon métier. Je m'efforçais de tenter les passants, des soldats qui partaient en permission. Jésus cheminait par là. J'ai essayé de le racoler lui aussi. Il ne s'est pas arrêté, mais il a seulement ralenti... Il a levé son visage sur moi et m'a souri en me disant avec une douceur extraordinaire « Je te remercie ». Et il a poursuivi sa route.

La Religion a fait de moi une sainte pour bien convaincre les humains que le repentir, s'il est véritable, peut sauver n'importe qui. La Religion veut tenter vraiment tous les humains... sans exception... et j'étais un symbole extrêmement utile dans son arsenal pour convaincre les parias, ceux qui se sentiraient exclus. C'est par moi, que personne sur terre ne se sent exclu. Je suis donc devenue un instrument politique dès que la Religion elle-même est devenue une institution politique. Je peux témoigner que Jésus n'a jamais voulu ajouter sa police à celles qui existaient... Il ne m'a jamais demandé d'explications... jamais de justifications. Jamais il ne m'a bassinée avec ces histoires de repentirs, de pénitences, de sacrifices, jamais ! C'est la conviction des hommes qu'il cherchait à gagner... en proposant, en offrant. Il n'imposait jamais rien. Il donnait toujours à choisir. Il pensait que le mépris de la conviction des hommes était justement la forme la plus profonde du mépris des hommes.

Je crois pouvoir dire qu'il m'aimait. Parce qu'il m'apportait tout son espoir et toute sa fatigue, il me montrait tour à tour toute sa force et toute sa faiblesse. Il était mon seigneur et se comportait comme un enfant. J'aurais voulu l'aider à accomplir son incompréhensible destin puisqu'il y tenait, lui !

Nicole Serge Rainer



Extraits d'une
pièce de théâtre jouée au
« Théâtre des Arts Modernes »
vers 1980.

LA POUSSÉE D'ARCHIMÈDE

Le pape François est un très bon communicant. Non seulement il séduit les journalistes, mais il sait aussi attirer l'attention et l'intérêt des personnes en dehors de l'Eglise catholique romaine. Il semble redorer l'image d'une institution avilie par les scandales — pédophilie, financement occulte — et d'une organisation en crise dans les sociétés modernes libérales qui dénombrent de moins en moins de fidèles, de prêtres et religieux. Par son style tranchant avec celui, magistral et doctrinaire de Benoît XVI, par son rejet du protocole traditionnel contrairement à Jean Paul II, par ses actes en faveur des « *plus fragiles* » et « *exclus de la société* », par son choix d'assainir les finances du Vatican et enfin par sa rhétorique casuistique, le premier pape jésuite de l'histoire a tout pour envoûter notre monde, du moins semble-t-il. En effet, cet envoûtement n'est qu'apparent et provisoire dans la mesure où il se heurte à une donnée historique fondamentale : **la poussée d'Archimède catholique.**

Elle peut se définir comme la force institutionnelle contraire à tout mouvement réformateur, qu'il provienne de l'intérieur ou de l'extérieur de l'Eglise. Cette pression d'ordre ecclésial et hostile à tout changement consti-

tue le ferment de l'histoire du catholicisme. Que cela soit autour de 500 après la chute de l'Empire romain avec l'invasion de nouvelles populations « barbares » converties partiellement, autour de l'an 1000 après la prise du pouvoir des laïcs et des seigneurs dans la gestion de l'Eglise romaine, vers 1500 avec la Réforme protestante ou avec l'entrée des sociétés dans la modernité, l'institution ecclésiale romaine réagit en exerçant une poussée inverse, ferme et de plus en plus radicale au fil de son histoire.

Ainsi, aux Vème et VIème siècles, les papes Gélase I et Grégoire le Grand affirment le pouvoir suprême de l'évêque de Rome sur tous, gouvernés et gouvernants ; au XIème siècle, Grégoire II considérera que l'évêque de Rome est « *le vicaire de Dieu* » pour asseoir son autorité sur les princes ; au XVIème, la Contre-réforme catholique érige le plus grand quadrillage territorial des consciences individuelles et collectives, la civilisation paroissiale placée sous la houlette des curés et de leurs confessionnaires. Au XIXème siècle, la condamnation par Pie IX des « *principales erreurs de notre temps* », c'est-à-dire de la modernité, et le concile Vatican 1 (1869-1870) donneront

naissance au dogme de l'infaillibilité du pape faisant de celui-ci un quasi-Dieu.

Certes, le concile Vatican II (1962-1965), à l'initiative de Jean XXIII, insuffle un mouvement de réforme, œcuménisme, liberté de conscience, liturgie adaptée aux territoires, mais engendre des mouvements de contestation ainsi que de multiples interprétations conservatrices, à commencer par celles des papes. Effectivement, Jean-Paul II, en matière de gouvernance, ne cesse d'établir dans les diocèses des évêques hostiles aux changements de société ; Benoît XVI n'a de cesse de rappeler la doctrine romaine en l'opposant à la modernité libérale, marquée par la révolution de l'individu s'émancipant des institutions.

C'est dans ce contexte que le pape François, élu en mars 2013, va changer de style, de manière de gouverner, mais c'est sans compter sur cette poussée d'Archimède. A force de se déclarer anticlérical, d'être opposé aux « évêques d'aéroports » nommés par ses prédécesseurs, de condamner les abus d'autorité de la curie romaine, il s'expose à deux effets institutionnels qui auront sans doute raison de lui s'il continue sur cette voie,

comme l'histoire de l'Eglise le montre. Le premier peut être appelé « effet Allègre », pour reprendre le politiste François Mabillet : « Quand un chef s'en prend directement au mammoth et à ses serviteurs, l'institution qu'il dirige se braque au point de l'évincer ».

Le second effet est « l'effet Gorbatchev », pour reprendre la formule de l'écrivaine Christine Pedotti : « Plus un dirigeant secoue l'Etat qu'il anime et en change l'image, plus il accroît certes sa popularité à l'étranger, mais il augmente aussi les résistances internes de ses membres qui se sentent abandonnés, floués ». Ces poches identitaires catholiques se méfient d'un pape qui semble vouloir changer le visage de leur Eglise, dont le droit, la tradition, la doctrine, les structures n'ont de sens que mus par la poussée d'Archimède catholique, privilégiant la stabilité, la conservation des pouvoirs des clercs et la préservation du dogme sacré par les théologiens.

Si François va trop loin, il sera évincé par l'institution qui n'en sera pas à sa première éviction. Le pape jésuite l'a déjà compris en canonisant dimanche 27 avril, aux côtés du « bon pape Jean XXIII », Jean Paul II dont la sensibilité conservatrice lui attirera prêtres et fidèles réticents. Mais durant combien de temps va-t-il conjurer cette force contraire structurant l'institution qu'il dirige ?

Olivier Bobineau, Sociologue



QUINZE ANS D'ATTENTE ENTRE NORVEGE ET LIBAN

Après d'innombrables péripéties, une jeune chiite a fini par épouser un soldat de la Finul.

Amour, rejet, trahison, chagrin et euphorie des retrouvailles : l'histoire de Najah Hashem et de Ragnar Nees renferme tous les ingrédients d'un roman de Jane Austen. Affecté à la base norvégienne de la Finul (Force intérimaire des Nations unies au Liban), le jeune et athlétique Ragnar avait quitté sa froide contrée nordique pour la ville libanaise de Tibnin, à quelques kilomètres au nord de Bint Jbeil (au Sud-Liban). En 1981, par une chaude matinée de printemps, il buvait un café avec des collègues quand la vue d'une belle jeune femme l'a stoppé net dans sa phrase.

"Vous êtes charmante"; lui dit-il. Ces mots suscitèrent un sourire timide et déclenchèrent une série de rencontres autour d'innombrables tasses de café. Après plusieurs mois de relations, ils décidèrent de passer à l'étape suivante. *"Il a fallu un bon moment pour convaincre mon père",* raconte Najah. Il voulait que je

me marie avec un chiite local. " La religion était un critère important non seulement pour son père mais aussi pour elle-même, dont le nom de famille, Hashem, indique une descendance directe du prophète Mahomet et qui n'était prête à épouser un étranger que s'il se convertissait. *"Une fois que des voisins et des parents eurent approuvé notre relation, mon père en fit autant."*

Ragnar est devenu très proche de la famille de Najah, en particulier de ses frères. Quand Najah est allée étudier à Beyrouth, il a pris un congé pour lui rendre visite dans son nouvel environnement, où ils pouvaient passer davantage de temps ensemble sans être surveillés par la famille et les voisins.

Avenir incertain

Puis, un beau jour, Ragnar a été rappelé en Norvège. Compte tenu de son avenir incertain et de la difficulté à assurer à Najah la vie que, selon lui, elle méritait, il a rompu avec elle. C'est seulement après bien des années qu'il a appris que son père, qui

ne voyait pas leur relation d'un bon œil, avait parlé à son supérieur hiérarchique pour accélérer son retour en Norvège. Ils ne se sont retrouvés, lui et Najah, que dix ans plus tard.

Selon Timor Goksel, porte-parole et conseiller de la Finul dans les années 1980 et 1990, les relations entre le personnel de la force des Nations unies et les Libanais n'étaient pas chose courante.

"Je me souviens de quelques soldats norvégiens qui ont épousé des Libanaises et qui vivent aujourd'hui en Norvège mais ce n'était pas très répandu", dit-il. Selon lui, cela s'explique par des raisons à la fois culturelles et pratiques : les soldats de la Finul vivaient généralement à l'écart de la population locale et ne séjournèrent pas assez longtemps au Liban pour nouer des relations durables.

Une étrange impulsion

Quant à Najah et Ragnar, leur séparation de quinze ans a pris fin un matin glacial de veille du nouvel an. Ils s'étaient installés en Norvège bien des années auparavant avec leur conjoint respectif - Najah avait épousé un autre membre de la Finul. Mû par une étrange impulsion, Ragnar a

composé le numéro de téléphone de Najah et, quand il a appris que son mariage s'était, tout comme le sien, soldé par un échec, il s'est exclamé : *"Quelle bonne nouvelle !"*

"C'était une réponse très bizarre", dit Najah en riant, tout en regardant par la fenêtre sa serre et son jardin bien entretenus. *"Nous avons parlé un moment, puis j'ai suggéré qu'on se voie quelques semaines plus tard."*



Elle pensait qu'il valait mieux attendre que les températures deviennent plus clémentes et les routes moins verglacées, car ils habitaient à huit heures de voiture l'un de l'autre. Mais Ragnar avait une autre idée. *Je te verrai ce soir",* a-t-il lancé.

Et c'est ainsi que s'est renouée une histoire d'amour qui avait commencé vingt ans plus tôt. Ils se sont revus et, après la conversion de Ragnar à l'islam chiite, se sont mariés en Norvège et au Liban. Ces dix dernières années, ils ont partagé

leur vie entre la Norvège, où Ragnar travaille, et Tibnin, où ils ont construit une maison spacieuse. Quand on lui demande comment sa famille a accueilli l'idée qu'elle renoue une histoire qui l'avait profondément blessée dans le passé, elle répond : *"Ils l'ont très vite accepté. Ils savaient que c'était mon premier et mon grand amour."*

Shane Farrell
Courrier international
février 2013



PARADISE

Pas très dur de faire de la protest song dans nos pays. Attaquer la société afgane en étant là-bas, c'est autre chose. Se dresser pour les droits des femmes et contre la misogynie, le risque est immense. Faire du rap à Kaboul est un défi. L'artiste Paradise Sourouri cumule les trois.

Née dans une famille de musiciens, elle a dû quitter Hérat après sa rencontre avec Ahmed, un artiste qui se produit sous le nom de Diverse (« Différent »). Agressé à de multiples reprises, le couple se réfugie au Tadjikistan avant de revenir à Kaboul, moins provinciale. Paradise est plus décidée que jamais à chanter ce qui la touche, la révolte. Elle aborde frontalement les mariages forcés, celles qui préfèrent le suicide à une vie maritale d'horreur, l'absence de droits, de libertés.

Ses prises de position lui attirent la haine de certains compatriotes. Des tournages interrompus par des femmes qui la traitent de prostituée, ou des concerts qui dégénèrent et un public masculin hostile n'arrêtent pas la jeune rappeuse. Mais désormais, elle s'aventure peu à l'extérieur de leur maison, de peur des talibans ou simplement des intolérants ordinaires. De là, elle aiguise sa voix et écrit pour les femmes. Avec Diverse à ses côtés.

QUI A DES « COJONES » ?

Nick Clegg est Vice Premier ministre britannique. Il porte à bout de bras la prochaine ré-

forme du congé parental, dont le but est de permettre aux pères de s'investir davantage avec leur progéniture. Son épouse s'appelle Miriam Gonzalez Durantez. Avocate dans un grand cabinet londonien, elle est membre du réseau Inspiring Women qui œuvre pour montrer davantage de femmes ayant réussi aux adolescentes britanniques.

Le 23 avril, le Vice-Premier ministre était à la City de Londres, pour encourager la création d'un réseau de pères, Cityfathers. Dans son discours, Nick Clegg attaquait les « patrons vieux jeu qui font les gros yeux lorsqu'un homme demande du temps pour s'occuper de ses enfants ». Il vantait l'égalité et sa réforme.

Tout allait bien, jusqu'aux questions de la salle. Jusqu'à ce que Miriam Gonzalez Durantez, qui l'accompagnait, ne réussisse plus à rester de marbre, attrape le micro et se lance dans une tirade très peu british qui fera le tour des médias. « C'est une question d'attitude... Il y a beaucoup de dinosaures qui pensent encore qu'un homme qui s'occupe de ses enfants n'est pas un homme. Un vrai ». Puis pointant son mari et les Cityfathers « Si vous et d'autres pères modernes qui travaillez, pouvez commencer à clamer fièrement que prendre soin de vos enfants, en être responsable, n'affecte pas votre niveau de testostérone, et que ce sont les hommes qui traitent les femmes comme leurs égales qui ont le plus de « cojones ! » Rien à ajouter.

LIBERTE FURTIVE

Le 7 mai, plusieurs centaines de conservateurs se sont rassemblés à Téhéran, hurlant des slogans tels que « Mort à celles qui ne portent pas de hijab ! » et exigeant le renforcement des actions de la police des mœurs. Pourquoi cette manifestation ? Parce que le 3 mai, la journaliste Masih Alinejad, exilée au Royaume Uni, avait créé une page Facebook dénommée « Libertés furtives des femmes iraniennes ». La jeune réfugiée incitait ses amies à se dévoiler l'instant d'une photo et à poster le cliché sur les réseaux sociaux. Facebook est officiellement bloqué en Iran. Des millions d'Iraniens y accèdent. En quelques heures, des centaines de femmes répondent à l'appel et défient tête nue le pouvoir des religieux. Jeunes filles, mères, grand-mères, seules ou à plusieurs, dans la rue, au bord de la mer, dans les montagnes, leur voile flotte au vent. Certaines provocatrices posent levant le pouce ou éclatant de rire, devant des panneaux officiels qui imposent le port du hijab. Nombre d'entre elles rajoutent des commentaires souvent émouvants.

Le 7 mai, jour de la réplique conservatrice, 27000 personnes d'Iran et d'ailleurs soutenaient la page Facebook. Aujourd'hui, le site affiche plus de 410 000 « j'aime ». Le phénomène fera-t-il infléchir la politique du gouvernement iranien ? Pas sûr. Par contre le succès de cette initiative aura permis de montrer à des millions de personnes la véritable image des Iraniennes en privé : modernes, ouvertes sur le monde, avides se liberté.

Voir le Site : <http://femmesicietailleursmag.com>

Le pape Adrien 2 convoqua en 869 un concile qui se réunit... à Constantinople (Byzance rebaptisée par l'Empereur Constantin. Actuellement : Istanbul) dans la célèbre basilique Sainte Sophie. Ce fut le 4ème concile de Constantinople, convoqué pour faire face à un schisme, celui de Photius marqué entre autres par la lutte entre Rome et Constantinople pour le contrôle de l'évangélisation des Balkans du sud. Il aurait dû être le 8ème concile œcuménique mais ses décisions furent annulées par un autre concile convoqué à Constantinople par l'Eglise grecque 10 ans plus tard, en 879-880. Prélude du schisme appelé Schisme d'Orient qui fut consommé en 1054 entre l'église grecque orthodoxe et l'église catholique romaine, les griefs et maladroites s'étant accumulés, notamment à propos de définitions théologiques (refus du filioque et du purgatoire) ou disciplinaires (refus du célibat imposé aux prêtres) ou de prétentions papales à la suprématie. Avant 1054 on ne parlait pas de catholiques ou d'orthodoxes mais de chrétiens. Aujourd'hui, les Eglises de la Communion orthodoxe ne reconnaissent d'ailleurs que les 7 premiers conciles comme œcuméniques (universels).

En 1123, le Pape Calixte 2 convoque à lui seul un concile qui, cette fois, se réunit... à Rome au palais du Latran, demeure des papes à l'époque. 300 évêques et plus de 600 Abbés (on note au passage l'importance donnée

aux moines !). Ce changement de lieu revêt une grande importance. D'abord le concile n'est plus convoqué par l'Empereur comme les précédents. Il marque aussi la rupture avec l'église grecque. Entre ces 2 conciles, 250 ans se sont écoulés, 250 années où le pouvoir des papes a été tenu en état d'infériorité puisque les empereurs du Saint Empire romain Germanique contrôlaient les élections des évêques sur leur territoire et même l'élection des papes. Nous l'avons signalé précédemment. Ce concile se voulait donc une manifestation de la reprise en main de l'église par la papauté, aussi bien à l'interne vis à vis des prêtres et religieux grâce à la réforme dite grégorienne qu'à l'externe vis à vis de l'Empereur. En effet la première tâche qui lui fut confiée fut d'approuver les termes de l'accord dit « Paix de Worms » entre Henri 5 et le pape Calixte 2 qui devait mettre fin à la « Querelle des investitures ». Ce fut le premier des accords qu'on appellera plus tard « concordats ». Grâce à celui-ci, l'Empereur laissait aux instances de l'église le choix des évêques, y compris sur le territoire du Saint Empire. « L'Empereur renonce à l'investiture par la crosse et l'anneau. Il accepte la libre élection des évêques par le chapitre de la cathédrale. » (On s'aperçoit au passage que cette dernière modalité a été annulée et récupérée par Rome, attitude habituelle que nous avons déjà signalée !) L'Empereur se réservait de leur donner seulement

l'investiture dite « par le sceptre » qui les mettait en possession des biens royaux (regalia) qu'ils s'engageaient à gérer en son nom. Empêcher l'Empereur d'investir des évêques, c'était interdire aux laïcs l'accès au sacré. Cette mesure n'est pas sans répercussion sur la conception même de toute fonction au sein de l'église. Un pape précédent, Pascal 2, avait bien essayé de résoudre la crise en rejetant toute dotation des évêques par l'Empereur de biens temporels ; or ils étaient considérables. Il dut bien vite y renoncer sous la pression des évêques en place qui se voyaient ainsi réduits à la pauvreté, ne vivant que de la seule dîme ! L'assemblée conciliaire ratifia donc le « concordat de Worms ».

Est-ce la fin du césaropapisme ? Peut-être mais on va alors tomber dans l'excès inverse : le pape s'attribuant tous les pouvoirs, spirituels et temporels à la fois, considérant que l'Empereur reçoit son pouvoir du Pape et ne l'exerce qu'au service de la chrétienté selon ce que lui indique ce dernier (Théorie des 2 glaives) ! L'équilibre est toujours difficile à garder. D'un totalitarisme on tombe facilement dans un autre !

Que fait en outre ce Concile ? Dans le cadre de la réforme grégorienne, il promulgue 24 autres canons, relatifs à la condamnation de la simonie (achat ou vente de charges ecclésiastiques) - qui était le mal le plus important aux yeux des auteurs

de la réforme -, mais aussi au concubinage des clercs (prêtres et évêques) et à la mainmise indue des laïcs sur les biens et les fonctions ecclésiastiques.

Durant ce premier millénaire, l'église « recrutait » ses prêtres en grand nombre, si ce n'est majoritairement, parmi les hommes mariés. La réforme grégorienne, soucieuse de maîtriser davantage la discipline de la continence et d'en faciliter la pratique, s'appliquera à mieux choisir et former les candidats au sacerdoce et renoncera petit à petit à admettre aux ordres des hommes mariés. Cette dernière mesure avait en plus l'avantage de régler le problème des héritages des charges et des bénéfices, et de l'entretien des épouses. Le concubinage des clercs était alors toléré du moment qu'il n'y avait pas de scandale. « Le nicolaïsme gênait peu : beaucoup de prêtres avaient une concubine, des évêques aussi. On ne jugeait pas alors un clerc à l'aune de sa vie sexuelle mais de son efficacité politique, de sa présence sur le terrain et de son engagement auprès de ses fidèles. » (*La réforme grégorienne. S. Gougenheim 2010*) Les gens souhaitaient surtout trouver dans la personne du prêtre l'homme fort capable de gouverner et de les protéger. C'était le rôle que l'église avait joué dans la protection contre les envahisseurs de tous genres. Ce concile ne fait donc que rappeler les règles déjà édictées lors de conciles provinciaux précédents mais souvent demeurées inappliquées (Pavie 1022, Bourges 1031). En 1054, le pape Grégoire 7, dont nous avons parlé précédem-

ment, écrivait déjà aux fidèles des provinces de Germanie : « Nous avons appris que plusieurs évêques de votre pays, des prêtres, des diacres et des sous-diacres ont commerce avec des femmes, approuvent ce désordre et le tolèrent. Nous vous prescrivons de ne leur obéir en rien, et de ne point vous soumettre à leurs ordres, de même qu'ils ne se soumettent pas aux préceptes du siège apostolique et à l'autorité des saints Pères. » Ne pas leur obéir parce qu'ils n'obéissent pas ! Ou encore : ne plus assister à leur messe. Il ne dit pas que par leurs messes et leurs sacrements on ne reçoit pas la grâce ; certains de ses légats iront cependant jusque-là ; mais accepter cette problématique soulevait alors un problème bien plus embarrassant au sujet des baptêmes qu'ils avaient donnés dans leurs paroisses ou leurs évêchés et mettait en difficulté toute la chrétienté ! Il se contente d'interdire aux fidèles d'assister à leur messe du dimanche, la seule qui se célébrait alors.

Autre argument : seules des mains pures peuvent toucher l'hostie. Parlant des prêtres, Grégoire 7 parlait du « crime de fornication » ! Et parlant des épouses de prêtres, il ira jusqu'à parler de « prostituées ». Il s'insurgeait en effet contre ces prêtres qui ne craignaient pas de « toucher en un même laps de temps le corps de la prostituée et le corps du Christ. » Abominable ! La volonté des réformateurs était bien d'établir trois ordres dans le domaine de la sainteté : le moine au sommet, le prêtre ensuite et le laïc tout en

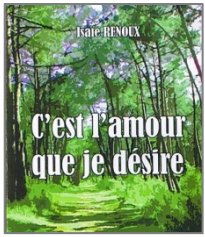
bas. La chasteté n'était pas exigée par la fonction elle-même du prêtre ; rien ne le disait dans les évangiles ni dans les règles de l'église des premiers siècles, - le Concile de Nicée en 325 refusa même de légiférer sur cette question -, elle était exigée par la proximité du sacré. Des révoltes éclatèrent contre les légats ou les évêques qui essayaient de faire appliquer les orientations de la Réforme, notamment en Allemagne. Certains ne trouvèrent leur salut que dans la fuite devant la colère de leur clergé. Les fidèles habitués à respecter leurs prêtres se voyaient encouragés à les juger, à les condamner même. En France, en Allemagne ou en Lombardie le trouble fut considérable. Des laïcs baptisaient eux-mêmes leurs enfants ; les malades refusaient le saint viatique présumé indispensable pour le grand voyage, et des foules piétinèrent les hosties consacrées ! Grégoire 7 venait d'user envers les prêtres de la même arme dont il avait usé contre l'Empereur en dispensant ses sujets de leur serment de fidélité !

Le deuxième concile du Latran marquera une étape nouvelle dans la lutte contre le mariage des prêtres. Il ne se contentera pas de mesures de rétorsion, comme nous venons de le voir. Il engagera la bataille sur le plan juridique en déclarant invalides tous les mariages des prêtres. Mais cela est une autre histoire. Pour le prochain chapitre de la Saga ! S'il est une chose à quoi l'Histoire est utile, c'est bien à la compréhension du présent.

Jean



NOUS AVONS LU



« C'est l'amour que je désire » Isaïe Renoux

Jérôme, jeune prêtre, vit seul dans le presbytère de sa paroisse. Un accident de moto le met en contact quotidien avec Estelle, infirmière. Elle exerce sur

lui une séduction diffuse dont il tente de se défendre.

« Me dérober à la vérité eût été pure hypocrisie, honteux mensonge à moi-même. Force était de reconnaître, en bonne conscience, le sentiment qui rapidement infiltrait tout mon être, corps et âme : je veux dire ma chair et tout ce qui, en elle et par elle, s'anime, s'agite, cogite, s'aventure : l'amour ! De se sentir aussi vulnérable et si facilement captivé, capturé par un autre être, incite à l'humilité. Pourquoi s'enorgueillirait-on de simplement vivre sa nature, répondre à son désir ? Certains parleront de tentation. Un amour vrai ne peut que générer le bien ! Pourquoi, dans mon cas, essaierais-je d'aller contre, de déchirer ma chair, de laisser la souffrance, le sacrifice, bousiller mon bonheur. Estelle sait mieux lire en moi que je ne saurais imaginer. Flair féminin. Pourquoi tenter de me défilier ? »



« Confidences à Allah » Safia Azzeddine

Témoignage direct, cru, sur l'oppression des femmes.

Portrait d'une jeune fille d'aujourd'hui, marocaine, née pauvre et résolue à exister pour elle-même. Elle ne se soumettra pas.

« Croire en toi, Allah n'est pas une évidence mais plutôt un combat. Un combat difficile même, comme celui que les bonnes mènent contre la poussière... T'aimer m'a permis de m'aimer et m'aimer m'a permis d'aimer... On n'est pas très éduqué dans mon bled. D'ailleurs, on ne m'a jamais éduquée. On m'a juste gueulé dessus, bousculé et interdit des choses... Oui, interdit d'abord. Tout est haram (péché) chez nous... En fait, je crois que c'est tabou de parler tout court dans ma famille... Si on ne parle pas, rien ne change. Et si rien ne change, c'est mieux pour les peureux. »

Elle deviendra la deuxième épouse d'un imam plus âgé, qui la respectera, l'écouterà, et dont elle prendra soin en retour.



« Jésus pour le XXIe siècle » John Shelby Spong

John Shelby Spong qui appartient à l'Eglise épiscopale des Etats-Unis (tradition anglicane), a été pendant plus de trente ans évêque de Newark dans le New Jersey. Dans son travail de terrain, il a très vite réalisé que le

message sur Jésus était devenu confus, voire incompréhensible, pour beaucoup de femmes et d'hommes, rebutés par des textes enveloppés de mythes, de légendes et d'interprétations d'une autre époque. A partir d'une relecture des textes, il nous propose dans cet ouvrage un portrait du Jésus réel, à la fois prophète, porteur d'un message de fraternité et inventeur d'une voie dans laquelle le monde traditionnel du divin se trouve bouleversé. Il aborde avec la plus grande lucidité des sujets comme la naissance et l'enfance de Jésus, les miracles, la résurrection et l'ascension de Jésus.

Cet ouvrage se situe dans la lignée des recherches qui, depuis le XIXème siècle surtout, ont entrepris de faire le tri, dans les quatre évangiles et les autres parties du Nouveau Testament, entre l'expérience faite en et avec Jésus et la culture alors disponible dont on s'est servi pour la dire. Cet énorme travail s'est encore accéléré dans la seconde moitié du XXème siècle.

Encore aujourd'hui, ce travail critique reste trop souvent entre les mains des exégètes et des spécialistes. Beaucoup de chrétiens, et de catholiques en particulier, n'y ont pas accès ou ne perçoivent pas les conséquences considérables que ces acquis devraient apporter dans la prédication et les homélies, dans la rédaction des catéchismes, dans les prises de parole des évêques et du pape et tout simplement, dans la culture religieuse et les débats de société.

En s'inscrivant dans ces traditions critiques, Jésus pour le XXIème siècle est un essai libre et franc pour donner sens et puissance à une vie de Jésus revisitée.

COURRIER DES LECTEURS



De Pascal Jacquot
Site Ecoute et partage

"Je reçois régulièrement vos infos et notamment votre bulletin « Plein Jour » qui est d'une richesse et d'une qualité incomparables. Je devine que vous couvrez un créneau absolument indispensable pour beaucoup. Vous avez d'ailleurs pu constater qu'à plusieurs reprises, je signale vos parutions ou certains articles courts qui me semblent particulièrement interpellant. Je profite d'ailleurs de cet échange pour vous remercier de tout votre investissement admirable. Mais je ne peux m'engager davantage car son orientation ne me concerne pas directement et je ne voudrais pas créer une confusion avec Ecoute et Partage (Site de Nancy).



Du célibat des prêtres

Les arguments utilisés tout au long de l'Histoire pour imposer le lien célibat-prêtrise résistent difficilement à l'analyse "(article sur le livre de Jean Mercier dans La Vie n° 3602 du 11 sept. 2014). L'imitation du Christ ? Mais c'est l'appel adressé à tous les disciples de Jésus ! La disponibilité parfaite ? Hum, soyons réalistes et modestes ! Dans les autres Eglises chrétiennes et dans d'autres professions, ne demande-t-on pas autant sinon plus de disponibilité ? Celle du moine, admirable, ne peut être le modèle de toute disponibilité. Jean-Paul II soulignait que le célibat est une grâce particulière, alors pourquoi en faire une

obligation liée au ministère presbytéral ? Que de souffrances cette obligation a entraînées chez des prêtres ardents et heureux dans leur ministère mais qui n'avaient pas cette grâce du célibat. Quant à la partie historique de l'ouvrage qui souligne le lien entre abstinence et sacerdoce, il faudrait rappeler aussi le contexte historique de ces doctrines pas très catholiques : méfiance vis à vis du sexe et parfois de l'humain ; méfiance vis à vis du plaisir, méfiance vis à vis de l'amour, méfiance vis à vis de la femme... Quant à la « faisabilité » de ministres mariés sur le plan matériel, les exemples de toutes les autres Eglises chrétiennes prouvent que c'est possible. Bien sûr cela induirait un autre visage des ministres et de l'Eglise. Un visage plus humain et plus évangélique... Bref d'une brûlante actualité !

Jean-Marie BEDEZ, prêtre, Strasbourg



Se donner à Dieu à deux

La femme n'a pas toute sa place dans l'Eglise, toute la place que Dieu a prévu pour elle. Tant que l'Eglise (la hiérarchie masculine) n'aura pas accepté le mariage des prêtres, tant qu'elle n'aura pas reconnu que le sacerdoce ministériel peut se vivre à deux, que l'on peut se donner à Dieu et aux autres à deux, car Dieu est amour, la femme n'aura pas toute sa place dans l'Eglise. Le magistère affirme que l'ordination des femmes est impossible. Quel est le fondement qui édicte cette loi ?



Impasse du célibat

Pour ma part, le débat me paraît mener à une impasse. Le célibat obligatoire, critère numéro un pour le recrutement des prêtres, relativise et rejette à l'arrière-plan tous les autres qui sont beaucoup plus importants. Nombres de prêtres sont des hommes souvent isolés, sans famille. Ils vivent parfois dans une situation économique précaire, mais entourés d'un grand nombre de femmes. Il serait temps d'en finir une fois pour toutes avec cette cruauté anachronique que constitue le célibat obligatoire, exclusivité de l'Eglise catholique ?



Merci pour la revue qui m'apporte quelque réconfort dans cette vie si difficile. Il est vrai que je vois beaucoup plus souvent mon ami depuis que j'habite ici, mais c'est toujours dans le secret et quand son emploi du temps le lui permet. C'est toujours aussi difficile pour moi. Chaque séparation reste très douloureuse. Je ne m'habituerai jamais à vivre une relation au rabais. J'ai toujours l'impression d'être punie pour aimer. Je passe par des moments de profonds découragements au cours desquels la vie ne me paraît plus avoir aucun sens. Je pleure beaucoup et j'espère qu'un jour il me trouvera vraiment digne de partager pleinement sa vie. Je vous remercie de ne pas oublier toutes ces femmes qui demandent seulement de vivre pleinement leur amour dans la lumière et la sérénité.

LE DESSIN DE PIEM

